

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA DÉCOUVERTE DU MISSISSIPI.

M. Gabriel Gravier, de Rouen, historien et chercheur des plus experts, vient de publier une brochure, accompagnée d'une carte restée jusqu'ici inconnue—laquelle carte est de la main de Louis Jolliet. C'est une page nouvelle dans nos annales.

Nous ne traiterons pas du sujet principal dont s'occupe notre ami M. Gravier dans plusieurs de ses ouvrages—il croit que la découverte du Mississipi est due autant, et plus, à Cavalier de la Salle qu'à Jolliet et Marquette. Un volume ne suffirait pas pour exposer la question sous toutes ses faces.

Nous nous placerons à un autre point de vue en parlant de cet évènement qu'il est impossible d'attribuer tout entier à un seul homme.

Lorsque le Père Marquette et Louis Jolliet furent chargés (1673) par le gouverneur-général de reconnaître le cours du Mississipi, les instructions qu'ils reçurent dénotent clairement que le grand fleuve du sud jouissait déjà d'une réputation toute faite parmi les Canadiens. Il y avait trente-neuf ans que nos gens le fréquentaient et que les Sauvages de ces régions lointaines commerçaient avec nos postes, le long des lacs, et, parfois, jusqu'à Montréal et aux Trois-Rivières. (1)

Marquette et Jolliet passèrent à la baie Verte du lac Michigan, traversèrent des contrées bien connues, descendirent le Mississipi et atteignirent des villages dont les habitants ne paraissaient pas avoir une connaissance pratique des Français. Cette fois ils étaient en dehors du *déjà vu*.

Vers le même temps, la Salle est signalé sur l'Ontario. Qu'il ait visité le Mississipi pour son compte ou celui de ses compatriotes, en passant par la rivière Ohio, ou autrement, dès 1669 ou 1672, il n'a rien accompli de mieux que les

(1) Voir *Revue Canadienne*, 1878, p. 16; 1879, p. 187, 250-51. 255-57,

deux explorateurs envoyés (1673) de Québec par Frontenac —lesquels, nous le répétons, n'ont rien fait d'extraordinaire.

Une douzaine d'années plus tard, la Salle entreprit des établissements aux bouches du Mississipi; en cela, il fit œuvre de fondateur et quoiqu'il n'ait pas réussi, il mérite une belle place dans l'histoire.

Le découvreur véritable du Mississipi c'est Jean Nicolet (1) qui s'en approcha à trois journées, par le Wisconsin, en 1634. Son émule est Médard Chouart des Groseillers qui explora les alentours du lac Supérieur, en 1645, et hiverna, en 1659, dans le pays des Sioux, aux environs du lac Pepin; (2) à son retour il parla du grand fleuve avec enthousiasme.

Sur les traces de ces deux hommes, les Sauvages et les Français se mirent en rapport, immédiatement, pour les fins de la traite; les missionnaires, on le sait, n'étaient jamais loin des "voyageurs"; des deux côtés du Mississipi nous eûmes bientôt établi des intelligences avec une quinzaine de tribus, sinon davantage, petites et grandes, qui nous joignaient par la baie Verte ou par Chagouamigon. En 1654, des Français de Québec ou des Trois-Rivières partirent pour le pays où il y avait "une rivière fort précieuse qui aboutit à une grande mer que l'on tient être celle de Chine"; les Sauvages de ce pays, situé au sud-est du lac Supérieur, étaient descendus aux Trois-Rivières. Deux ans plus tard une nombreuse flottille de traite, montée par ces Sauvages (les Outaouais) descendit au même lieu.

La lecture attentive des mémoires et récits du temps nous montre la constante préoccupation des missionnaires à s'avancer dans les profondeurs du continent, sitôt après le voyage de Nicolet dont le Père Lejeune parle avec éloge. Nous ne connaissons pas les noms de tous les "donnés" et "engagés" des jésuites, ni ceux des interprètes et aventuriers que leur incroyable fantaisie poussait alors à s'enfoncer parmi les nations du sud et de l'ouest, mais il faudrait être aveugle pour ne pas voir le mouvement envahisseur des

(1) Voir notre volume intitulé *Mélanges*.

(2) Voir l'étude en cours de publication, par M. l'abbé H. V. dans le *Journal de l'Instruction Publique*, 1881.

Français dans cette direction, une longue suite d'années avant Jolliet. (1)

Nicolet et Chouart (2) sont les découvreurs qui tiennent la tête de la liste et qui ont été suivis de près par d'autres explorateurs.

Ajoutons que Nicolet agissait sous les instructions de Champlain, et Chouart d'après celles des Pères jésuites—ce qui, joint aux bons résultats de leurs voyages dans ces pays nouveaux, les classe bien au-dessus des *coureurs de bois*. Leur incontestable instruction, le branle qu'ils imprimèrent aux missions et à la traite, la renommée qu'ils s'étaient acquise de leur vivant (mais que deux ou trois générations ont fini par oublier) tout plaide en faveur de leur cause.

Les brochures et les livres parus depuis que l'on écrit sur la découverte du Mississipi sont composés comme autant de plaidoyers d'avocat, c'est-à-dire que tel qui "occupe" pour Jolliet néglige ou méprise la Salle—et réciproquement. Or, la question n'est pas là. Il s'agit de savoir depuis quand le Mississipi est venu à la connaissance des nations civilisées et surtout de quelle manière, nous les Canadiens ou habitants français du Canada, nous nous en sommes emparé. Si l'on envisage le tableau que présente l'histoire ainsi étudiée on s'écarte bien vite de l'idée que la Salle, Marquette ou Jolliet ont tout deviné, exécuté, fondé! C'est à peine si la Salle, le seul fondateur des trois, a pu tenter quelques travaux—et cela avait lieu cinquante ans après Nicolet, vingt-cinq ans après Chouart, quinze après Jolliet et Marquette.

Parce que nous n'avons pas de narration solennelle et circonstanciée qui nous explique comment et à quelles dates les premiers Canadiens ont parcouru les rives du Mississipi ou se sont établis sur les rivières qui se déversent dans ce fleuve, faut-il conclure que personne autre que deux ou trois chercheurs, découvreurs, révélateurs, nous ont fait cadeau de ces vastes provinces du midi? Est-ce que les Canadiens des dix-sept et dix-huitième siècles attendaient qu'une contrée fut "découverte" ou notée sur les cartes du gouverne-

(1) Consultez notre ouvrage intitulé *La Verendrye*, chapitre des Découvertes et des Découvreurs.

(2) Voir notre étude dans l'*Opinion Publique*, août 1875.

ment pour s'y fixer, ou tout au moins y trafiquer et "s'habituier" avec les Sauvages? Ne sait-on pas que la plupart des découvreurs officiels voyagent en pays connu? Mackenzie découvrit (1789) une partie du nord-ouest, couchant chaque soir dans les fermes canadiennes échelonnées le long de sa route.

Étudions l'ensemble de notre histoire à cet égard et nous cesserons de croire à la trouvaille du Mississipi accomplie en une seule course—comme Alexandre Dumas a découvert la Méditerranée.

Le jour où Jolliet et Marquette saisirent l'aviron pour nager vers le "futur grenier du genre humain" (Fréchette) ils voulaient simplement confirmer, par des documents authentiques à l'usage des ministres, ce que l'expérience des "voyageurs" avait rendu patent depuis l'époque de Nicolet et de Chouart.

Ce dernier avait été suivi de près. En 1665, le Père Allouez, étant au fond du lac Supérieur, recueillit des renseignements nombreux sur les peuples du Mississipi. Colbert et Talon prenaient, dès lors, un vif intérêt à tout ce qui concernait le grand fleuve du sud. En 1669, le Père Dablon qui prêchait dans le Wisconsin, parlait de se rendre au Mississipi. En 1671 ou 1672, les autorités de la Nouvelle-France tournaient sans cesse leurs regards de ce côté, d'où venaient depuis si longtemps, des pelleteries, et où les missionnaires, les traiteurs, les coureurs de bois, se répandaient davantage d'année en année.

"La nouvelle de la découverte (1673) du Mississipi, dit Garneau, fit une grande sensation en Canada, quoiqu'on y fut accoutumé depuis longtemps à de pareils événements, et qu'il ne se passât pas d'année sans qu'on annonçât l'existence de nouvelles contrées et de nouvelles nations... On formait déjà de vastes projets... Toutefois, comme on (Jolliet et Marquette) n'avait pas descendu le Mississipi jusqu'à l'océan, il restait quelque doute; on ne connaissait point le pays que le fleuve traverse au-dessous de l'Arkansas, et les conjectures que l'on formait sur la configuration de l'Amérique dans cette latitude, pouvaient être erronées."

Jolliet et Marquette avançaient d'un pas la géographie,

mais ils n'étaient que les continuateurs d'une œuvre fort bien commencée quarante ans auparavant ; de même que la Salle (1682) et d'Iberville (1699) la complétèrent en explorant le fleuve jusqu'au golfe du Mexique.

C'est donc de 1634 à 1699 que s'est opéré cette découverte—par la marche graduelle de centaines de Français ou Canadiens que les missions, le commerce, l'esprit des aventures, etc., y entraînaient sans relâche. Ramenons les faits à leurs justes proportions, et, au lieu d'un renommée nous en aurons dix.

Malgré l'heure certainement propice où fut exécuté le voyage de Marquette et Jolliet, on ne voit pas qu'il ait produit, dans les dix années qui suivirent, plus de résultat (peut-être pas même autant) que les dix années qui comptent à partir de l'hivernement de Chouart chez les Sioux, et cependant la première de ces périodes ne semble avoir aucune valeur aux yeux des historiens !

De 1674 à 1680, nos gens continuèrent de s'étendre à gauche des sources du fleuve ; ce mouvement datait de trop long temps pour qu'on puisse l'attribuer à Jolliet. En 1680, nous étions aux chûtes Saint-Antoine, dans la direction de l'ouest, et nos traiteurs parcouraient le Wisconsin, les Illinois, à l'est du Mississipi. En 1682, la Salle descendit jusqu'aux bouches du fleuve. Plus tard, arrivant par le golfe du Mexique, il ne put retrouver le passage. C'est d'Iberville (1699) qui y entra le premier venant du golfe.

Qui donc est le découvreur parmi tous ces personnages ? Nicolet, puisqu'il a révélé au monde l'existence du fleuve et indiqué la porte qui y mène.

L'Espagnol De Soto avait traversé le bas Mississipi, un siècle avant lui, mais sans bénéfice pour la science, ou quoi que ce soit.

Nicolet, dira-t-on, n'a pas vogué sur le fleuve. Cela ne signifie rien. Il en a connu le pays ; il a déclaré que, du portage de la rivière aux Renards, il eût pu s'y rendre en trois jours, ce qui est exact. D'ailleurs, en matière de découverte, tout est dans le résultat,

De même que Soto n'a aucun titre à notre gratitude, parce que son entreprise n'a rien produit de bon, il faut regarder

comme le pionnier de la race blanche celui qui a créé des rapports définitifs avec les Sauvages de cette région et qui y a laissé des souvenirs dont les traces se retrouvaient partout vingt ans après sa mort.

Colomb n'a vu qu'un coin de l'Amérique, sans savoir qu'il trouvait un continent. Cartier ne s'est rendu qu'à Montréal. Ces hommes sont au premier rang parce que d'autres les ont suivis—et encore Cartier n'a guère eu de suite, puisque, soixante ans après lui, le Canada était tout aussi peu connu et fréquenté qu'avant le premier voyage.

Donnons à chacun sa part de gloire. Nicolet a pesé d'un aussi grand poids que Jolliet ou la Salle dans la balance de son temps. Si vous effacez les noms des héros secondaires et de ceux qui rivalisent avec vos hommes de prédilection, Français ou Canadiens, au moins n'allez pas méconnaître celui qui a frayé à tous le chemin du Mississipi.

Le caractère officiel de Jolliet n'est pas au-dessus de celui de Nicolet. La situation de notre pays en 1634 et 1673 fait seule la différence. Le dernier venu a eu l'éclat d'une plus large publicité : il s'adressait à la France de Colbert, au Canada de Frontenac, à une colonie réorganisée, forte et remplie de dispositions admirables.

Prenons garde que l'Histoire, "cette grande menteuse" ne dérobe à notre attention le mérite du dévancier.

BENJAMIN SULTE.

OCTAVE CRÉMAZIE EN EXIL

(Suite)

Dans la lettre qu'on va lire d'Octave Crémazie, encore plus que dans les précédentes, il y a des retours sur lui-même qui jettent du jour sur sa vie d'exil, et qui mettent à découvert les plaies toujours saignantes de cette âme brisée. On en trouvera des expressions non moins douloureuses dans la suite de sa correspondance.

IV

29 janvier 1867.

Cher monsieur,

Nous voici à la fin de janvier, et je n'ai pas encore tenu la promesse que je vous faisais dans ma lettre du 10 août. Depuis, j'ai eu le bonheur de lire les paroles sympathiques et bienveillantes que vous m'avez adressées dans le mois d'octobre. Je suis soumis depuis assez longtemps à un traitement médical qui a pour but de me débarrasser de ces douleurs de tête qui ne m'ont presque jamais quitté depuis quatre ans. C'est ce qui vous explique pourquoi j'ai tant tardé à répondre à vos lettres si bonnes et si amicales.

Aujourd'hui que ma tête est en assez bon état, je viens causer avec vous du *Foyer Canadien* et de la critique des *Trois Morts*.

Permettez-moi de vous dire que, dans mon opinion, le *Foyer Canadien* ne réalise pas les promesses de son début. La rédaction manque de variété. Vous avez publié des œuvres remarquables sans doute ; les travaux de l'abbé Ferland, le *Jean Rivard* de Lajoie, votre étude sur le Mouvement littéraire en Canada, votre biographie de Garneau peuvent figurer avec honneur dans les grandes revues européennes, mais on cherche vainement dans votre recueil les noms des jeunes écrivains qui faisaient partie du comité de

collaboration formé à la naissance du *Foyer*. Pourquoi toutes ces voix sont-elles muettes? Pourquoi Fréchette, Fiset, Lemay, Garneau n'écrivent-ils pas? De ces deux derniers, j'ai lu une pièce, peut-être deux, depuis bientôt quatre ans. Il ne m'a pas été donné d'admirer une seule fois dans le *Foyer* le génie poétique de Fréchette.

Je reçois ici les journaux de Québec et je vois dans leurs colonnes le sommaire des articles publiés par la *Revue Canadienne* de Montréal. Comment se fait-il donc que presque tous les jeunes littérateurs québécois écrivent dans cette revue au lieu de donner leurs œuvres à votre recueil? Est-ce que, par hasard, leurs travaux seraient payés par les éditeurs de Montréal? J'en doute fort. La métropole commerciale du Canada n'a pas, jusqu'à ce jour, plus que la ville de Champlain, prodigué de sommes fortes pour enrichir les écrivains. Il y a dans ce fait quelque chose d'anormal que je ne puis m'expliquer.

Dès la naissance du *Foyer Canadien*, j'ai regretté de voir, comme dans les *Soirées Canadiennes*, chacun de ses numéros rempli par une seule œuvre. Avec ce système, le *Foyer* n'est plus une revue; c'est tout simplement une série d'ouvrages publiés par livraisons. Une œuvre quelle que belle qu'elle soit, ne plaît pas à tout le monde; il est donc évident que si, pendant cinq ou six mois, un abonné ne trouve dans le *Foyer* qu'une lecture sans attrait pour lui, il prendra bientôt votre recueil en dégoût et ne tardera pas à se désabonner. Si, au contraire, chaque livraison apporte au lecteur des articles variés, il trouvera nécessairement quelque chose qui lui plaira et il demeurera un abonné fidèle. Je crois sincèrement que le plus vite le *Foyer* abandonnera la voie qu'il a suivie jusqu'à ce jour, le mieux ce sera pour ses intérêts.

Ne pouvant remplir toutes les pages du *Foyer* avec les produits indigènes, la direction de ce recueil fait très-bien d'emprunter quelques gerbes à l'abondante récolte de la vieille patrie. Ce que je ne comprends pas, pardonnez-moi ma franchise, c'est le choix que les directeurs ont fait du *Fratricide*. D'abord ce n'est pas une nouveauté, car, dans les premiers temps que j'étais libraire, il y a déjà vingt ans,

nous vendions ce livre. Puisque vous faites une part aux écrivains français, il me semble qu'il faudrait prendre le dessus du panier. Le vicomte Walsh peut avoir une place dans le milieu du panier, mais sur le dessus, jamais. J'ai un peu étudié les œuvres littéraires du 19^e siècle, j'ai lu bien des critiques, et jamais, au grand jamais, je n'ai vu citer l'auteur du *Fratricide* comme un écrivain de premier ordre; et s'il me fallait prouver qu'il est le premier parmi les seconds, je crois que je serais fort empêché.

Ecrivain catholique et légitimiste, le vicomte Walsh a été sous Louis-Philippe la coqueluche du faubourg Saint-Germain, mais n'a jamais fait un grand tapage dans le monde littéraire. Il a publié un voyage à Lochmaria qui l'a posé on ne peut mieux auprès des vieilles marquises qui ne juraient que par Henri V et la duchesse de Berry. Quelques années plus tard, son Tableau poétique des fêtes chrétiennes le faisait acclamer par la presse catholique comme le successeur de Châteaubriand. Cet engouement est passé depuis longtemps et de tout ce feu de paille, s'il reste une étincelle pour éclairer dans l'avenir le nom du noble vicomte, ce sera certainement le Tableau poétique des fêtes chrétiennes.

Qu'il y a loin de Walsh, écrivain excellent au point de vue moral et religieux, mais médiocre littérateur, à ces beaux génies catholiques qui se nomment Gerbet, Montalembert, Ozanam, Veuillot, Brizeux, etc. Ne croyez-vous pas que vos lecteurs apprécieraient quelques pages de la *Rome Chrétienne* de Gerbet, des *Moines d'Occident* de Montalembert, *Du Dante et de la Philosophie du XIII^e siècle* d'Ozanam, des *Libres-Penseurs* de Louis Veuillot? Et ce charmant poète breton, Brizeux, ne trouverait-il pas aussi des admirateurs sur les bords du Saint-Laurent?

Je ne cite que les écrivains catholiques, mais ne pourrait-on pas également faire un choix parmi les auteurs ou indifférents ou hostiles? Puisque dans nos collèges on nous fait bien apprendre des passages de Voltaire, pourquoi ne donneriez-vous pas à vos abonnés ce qui peut se lire des maîtres tels que Hugo, Musset, Gautier, Sainte-Beuve, Guizot, Mérimée, etc. Ne vaut-il pas mieux faire sucer à vos lecteurs la moëlle des lions que celle des lièvres?

Je crois que le goût littéraire s'épurerait bientôt en Canada si les esprits pouvaient s'abreuver ainsi à une source d'où couleraient sans cesse les plus belles œuvres du génie contemporain. Le roman quel que religieux qu'il soit, est toujours un genre secondaire ; on s'en sert comme du sucre pour couvrir les pilules lorsqu'on veut faire accepter certaines idées bonnes ou mauvaises. Si les idées, dans leur nudité, peuvent supporter les regards des honnêtes gens de goût, à quoi bon les charger d'oripeaux et de clinquant ? C'est le propre des grands génies de donner à leurs idées une telle clarté et un tel charme, qu'elles illuminent toute une époque sans avoir besoin d'endosser ces habits pailletés que savent confectionner les esprits médiocres de tous les temps. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux ne pas donner de roman à vos lecteurs (je parle de la partie française, car le roman vous sera nécessairement imposé par la littérature indigène) et les habituer à se nourrir d'idées sans mélange d'intrigues et de mise en scène ? Je puis me tromper, mais je suis convaincu que le plus vite on se débarrassera du roman même religieux, le mieux ce sera pour tout le monde. Mais je m'aperçois que je bavarde en l'air et que vous allez me répondre : c'est très-joli ce que vous me chantez là, mais pour faire ce choix dans les œuvres contemporaines il faudrait d'abord les acheter, ensuite il faudrait payer un rédacteur pour cueillir cette moisson ; or vous savez que nous avons à peine de quoi payer l'imprimeur. Ne me sciez donc pas le dos avec vos plans.

—Mettons que je n'aie rien dit et parlons d'autre chose.

Plus je réfléchis sur les destinées de la littérature canadienne, moins je lui trouve de chances de laisser une trace dans l'histoire. Ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui. Si nous parlions Iroquois ou Huron, notre littérature vivrait. Malheureusement nous parlons et écrivons d'une assez piteuse façon, il est vrai, la langue de Bossuet et de Racine. Nous avons beau dire et beau faire, nous ne serons toujours, au point de vue littéraire, qu'une simple colonie ; et quand bien même le Canada deviendrait un pays indépendant et ferait briller son drapeau au soleil des nations, nous n'en demeurerions pas moins de simples colons

littéraires. Voyez la Belgique qui parle la même langue que nous. Est-ce qu'il y a une littérature belge ? Ne pouvant lutter avec la vieille France pour la beauté de la forme, le Canada aurait pu conquérir sa place au milieu des littératures du vieux monde, si, parmi ses enfants il s'était trouvé un écrivain capable d'initier avant Fénimore Cooper, l'Europe à la grandiose nature de nos forêts, aux exploits légendaires de nos trappeurs et de nos voyageurs. Aujourd'hui, quand bien même un talent aussi puissant que celui de l'auteur du *Dernier des Mohicans* se révélerait parmi nous, ses œuvres ne produiraient aucune sensation en Europe, car il aurait l'irréparable tort d'arriver le second, c'est-à-dire trop tard. Je le répète, si nous parlions Huron ou Iroquois, les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du vieux monde. Cette langue mâle et nerveuse, née dans les forêts de l'Amérique, aurait cette poésie du crû qui fait les délices de l'étranger. On se pâmerait devant un roman ou un poème traduit de l'Iroquois, tandis que l'on ne prend pas la peine de lire un volume écrit en français par un colon de Québec ou de Montréal. Depuis vingt ans, on publie, chaque année, en France, des traductions de romans russes, scandinaves, roumains. Supposez ces mêmes livres écrits en français, ils ne trouveront pas cinquante lecteurs.

La traduction a cela de bon, c'est que si un ouvrage ne nous semble pas à la hauteur de sa réputation, on a toujours la consolation de se dire que ça doit être magnifique dans l'original.

Mais qu'importe après tout que les œuvres des auteurs canadiens soient destinées à ne pas franchir l'Atlantique. Ne sommes-nous pas un million de Français oubliés par la mère-patrie sur les bords du Saint-Laurent ? N'est-ce pas assez pour encourager tous ceux qui tiennent une plume que de savoir que ce petit peuple grandira et qu'il gardera toujours le nom et la mémoire de ceux qui l'auront aidé à conserver intact le plus précieux de tous les trésors : la langue de ses aïeux.

Quand le père de famille, après les fatigues de la journée, raconte à ses nombreux enfants les aventures et les accidents de sa longue vie, pourvu que ceux qui l'entourent s'amuse

et s'instruisent en écoutant ses récits, il ne s'inquiète pas si le riche propriétaire du manoir voisin connaîtra ou ne connaîtra pas les douces et naïves histoires qui font le charme de son foyer. Les enfants sont heureux de l'entendre, c'est tout ce qu'il demande.

Il en doit être ainsi de l'écrivain canadien. Renonçant sans regret aux beaux rêves d'une gloire retentissante, il doit se regarder comme amplement récompensé de ses travaux s'il peut instruire et charmer ses compatriotes, s'il peut contribuer à la conservation, sur la jeune terre d'Amérique, de la vieille nationalité française.

Maintenant, parlons un peu de M. Thibault et de sa critique de mes œuvres. Le jeune écrivain a certainement du talent, et je le félicite d'avoir su blâmer franchement ce qui lui a semblé mauvais dans mon petit bagage poétique. Dans une de mes lettres, je vous disais que ce qui manquait à notre jeune littérature, c'était une critique sérieuse. Grâce à M. Thibault, qui a su faire autrement et mieux que ses prédécesseurs, la critique canadienne sortira bientôt de la voie ridicule dans laquelle elle a marché jusqu'à ce jour. M. le professeur de l'École Normale n'a que des éloges pour toutes les pièces qui ont précédé la *Promenade des Trois Morts*. Ses appréciations ne sont pas toutes conformes aux miennes, mais comme un père ne voit pas les défauts de ses enfants, je confesse humblement que le critique qui est tout à fait désintéressé dans la question doit être un meilleur juge que moi. Pour M. Thibault, comme pour beaucoup de mes compatriotes, le *Drapeau de Carillon* est un *magnifique poème historique*. Je crois vous l'avoir déjà dit : à mon avis c'est une pauvre affaire, comme valeur littéraire, que ce *Drapeau* qui a volé sur toutes les lèvres d'après mon bienveillant critique. Ce qui a fait la fortune de ce petit poème, c'est l'idée seule, car pour la forme elle ne vaut pas cher. Il faut bien le dire, dans notre pays on n'a pas le goût très-délicat en fait de poésie. Faites rimer un certain nombre de fois gloire avec victoire, aïeux avec glorieux, France avec espérance ; entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme notre religion, notre patrie, notre langue, nos lois, le sang de nos pères ; faites chauffer le tout à la flamme du patriotisme,

et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique. Pour moi, je crois que si je n'avais pas autre chose pour me recommander comme poète que ce malheureux *Drapeau de Carillon*, il y a longtemps que ma petite réputation serait morte et enterrée aux yeux des littérateurs sérieux. A la vogue du *magnifique poème historique*, comparez l'accueil si froid qui fut fait à la pièce intitulée *Les morts*. Elle parut, le 1er novembre 1856, dans le *Journal de Québec*. Pas une seule autre feuille n'en souffla mot, et pourtant c'est bien ce que j'ai fait de moins mal. L'année suivante, Chauveau reproduisit cette pièce dans le *Journal de l'Instruction Publique*, et deux ou trois journaux en parlèrent dans ce style de réclame qui sert à faire l'éloge d'un pantalon nouveau tout aussi bien que d'un poème inédit.

M. Thibault me reproche dans la *Fiancée du marin* de n'avoir pas donné plus de vigueur d'âme à mes héroïnes et de ne pas leur faire supporter plus chrétiennement leur malheur. Si la mère et la jeune fille trouvaient dans la religion une consolation à leur désespoir, ce serait plus moral, sans doute, mais où serait le drame? Cette légende n'en serait plus une, ce ne serait plus que le récit d'un accident comme il en arrive dans toutes les familles. On ne fait pas de poèmes, encore bien moins de légendes, avec les faits journaliers de la vie. D'ailleurs, la mère tombe à l'eau par accident et la fiancée ne se précipite dans les flots que lorsque son âme a déjà sombré dans la folie. Où donc la morale est-elle méconnue dans tout ce petit poème? La morale est une grande chose, mais il ne faut pas essayer de la mettre là où elle n'a que faire. M. Thibault doit bien savoir que lorsque la folie s'empare d'un cerveau malade, cette pauvre morale n'a plus qu'à faire son paquet.

Si le critique du *Courrier du Canada* est tout miel pour mes premières œuvres, ce n'est que pour mieux tomber à bras raccourcis sur mes pauvres *Trois Morts* qui n'en peuvent mais.

Les Dieux littéraires de M. Thibault ne sont pas les miens; cramponné à la littérature classique, il rejette loin de lui cette malheureuse école romantique, et c'est à peine s'il daigne reconnaître qu'elle a produit quelques œuvres

remarquables. Pour moi, tout en admirant les immortels chefs-d'œuvre du XVII^e siècle, j'aime de toutes mes forces cette école romantique qui a fait éprouver à mon âme les jouissances les plus douces et les plus pures qu'elle ait jamais senties. Et encore aujourd'hui lorsque la mélancolie enveloppe mon âme comme un manteau de plomb, la lecture d'une méditation de Lamartine ou d'une nuit d'Alfred de Musset me donne plus de calme et de sérénité que je ne saurais en trouver dans toutes les tragédies de Corneille et de Racine. Lamartine et de Musset sont des hommes de mon temps. Leurs illusions, leurs rêves, leurs aspirations, leurs regrets trouvent un écho sonore dans mon âme, parce que moi, chétif, à une distance énorme de ces grands génies, j'ai caressé les mêmes illusions, je me suis bercé dans les mêmes rêves et j'ai ouvert mon cœur aux mêmes aspirations pour adoucir l'amertume de mêmes regrets. Quel lien peut-il y avoir entre moi et les héros des tragédies? En quoi la destinée de ces rois, de ces reines peut-elle m'intéresser? Le style du poète est splendide, il flatte mon oreille et enchante mon esprit, mais les idées de ces hommes d'un autre temps ne disent rien ni à mon âme, ni à mon cœur.

Le romantisme n'est après tout que le fils légitime des classiques; seulement les idées et les mœurs n'étant plus au 19^e siècle ce qu'elles étaient au 17^e, l'école romantique a dû nécessairement adopter une forme plus en harmonie avec les aspirations modernes, et les éléments de cette forme nouvelle, c'est au 16^e siècle qu'elle est allée les demander. Le classique, si je puis m'exprimer ainsi, c'est le grand père que l'on vénère, parce qu'il est le *père de votre père*, mais qui ne peut prétendre à cette tendresse profonde que l'on réserve pour celui qui aida notre mère à guider nos premiers pas dans le chemin de la vie.

M. Thibault préfère son grand père, j'aime mieux mon père.

Des Dieux que nous servons telle est la différence.

Je n'ai nullement le désir de faire l'éloge du romantisme, et ce n'est pas à vous, l'auteur des *Légendes canadiennes*, de ces poétiques récits qui portent si profondément creusée l'em-

preinte de l'école contemporaine. qu'il est nécessaire de présenter une défense de cette formule de l'art au 19^e siècle.

Le romantisme n'aurait-il d'autre mérite que de nous avoir délivrés de la mythologie et de la tragédie, que nous lui devrions encore lui élever des autels. A propos de mythologie, j'ai vu, il y a deux ans, dans les journaux canadiens une longue discussion au sujet des auteurs païens ; j'ai toujours été de l'opinion de l'abbé Gaume ; on nous fait ingurgiter beaucoup trop d'auteurs païens quand nous sommes au collège. Pourquoi n'enseigne-t-on que la mythologie grecque ? Les dieux scandinaves, la redoutable trinité sévienne, sont, il me semble, bien plus poétiques et surtout bien moins immoraux que cet Olympe tout peuplé de bandits et de gourgandines. Dans l'histoire des dieux scandinaves, on reconnaît les plus nobles instincts de l'humanité divinisés par la reconnaissance d'un peuple, tandis que sous ce ciel tant vanté de la Grèce, on a élevé beaucoup plus d'autels aux vices qu'aux vertus. Cette mythologie grecque, ces auteurs païens qui défient souvent des hommes qui méritent tout bonnement la corde ne peuvent à mon sens inspirer aux élèves que des idées fausses et des curiosités malsaines. Est-ce que les chefs-d'œuvre des pères de l'Église ne peuvent pas partager avec les auteurs païens le temps que l'on consacre à l'étude du grec et du latin et corriger l'influence pernicieuse que peuvent avoir les écrivains de l'antiquité ? Je sais bien que saint Basile et saint Jean Chrysostôme, que saint Augustin et saint Bernard ne peuvent, sous le rapport littéraire, lutter avec les génies du siècle de Périclès, ni avec ceux du siècle d'Auguste ; mais ne vaudrait-il pas mieux être moins fort en grec et en latin, deux langues qui ne sont en définitive que des objets de luxe pour les quatre cinquièmes des élèves et recevoir dès l'enfance des idées saines et fortes, en rapport avec l'état social actuel qui, malgré ses cris et ses blasphèmes, est fondé sur les grands principes chrétiens et ne vit que par eux. J'ai été heureux de voir cette discussion s'élever en Canada. Car j'ai toujours pensé dans mon petit jugement qu'il était bien ridicule de tant nous bourrer d'idées païennes qui prennent les prémices de notre jeune imagination et nous laissent

bien froid devant les grandeurs splendides mais austères de la vérité chrétienne.

J'oubliais—Regrettez-vous la tragédie ? pas moi.

Mais revenons à nos moutons.

Le genre fantaisiste, dit M. Thibault, est un genre radicalement mauvais. Je crois que mon critique est dans l'erreur. La fantaisie n'est pas un genre dans le sens ordinaire du mot. Est-ce que la *Causerie* dans un journal est un genre spécial de littérature ? Quand on écrit en tête de sa prose : *Causerie*, cela veut dire tout simplement qu'on parlera de *omnibus rebus et quibusdam aliis*, comme feu Pic de la Mirandole, qu'on racontera des anecdotes, des âneries, sans prendre la peine de les lier les unes aux autres par des transitions. Il en est de même de la fantaisie, c'est un prétexte pour remuer des idées, sans avoir les bras liés par les règles ordinaires de la poétique. C'est justement parce que la fantaisie n'est pas et ne saurait être un genre qu'elle s'appelle la fantaisie, car du moment qu'elle serait soumise à des règles comme les autres parties du royaume littéraire, elle ne serait plus la fantaisie, c'est-à-dire la liberté pleine et entière dans le fond et dans la forme. Qu'est-ce que le Faust de Goëthe, ce drame impossible, sinon une formidable, une titanesque fantaisie, où se heurtent dans un monde énorme, les idées les plus étranges et les plus magnifiques ?

Il y a une autre espèce de fantaisie qui consiste à donner une forme à des êtres dont l'existence est certaine, mais dont la manière d'être nous est inconnue. Les anges et les démons existent, quelle est leur forme ? C'est à cette espèce de fantaisie qu'appartient la première partie de mon poème des *Trois Morts*. Les morts dans leurs tombeaux souffrent-ils physiquement ? Leur chair frémit-elle de douleur à la morsure du ver, ce roi des effarements funèbres ? Je l'ignore, et je serais bien en peine s'il me fallait prouver l'affirmative ; mais je défie M. Thibault de me donner les preuves que le cadavre ne souffre plus. C'est là un de ces mystères redoutables dont Dieu a gardé le secret pour lui seul. Cette idée de la souffrance possible du cadavre m'est venue il y a plusieurs années : voici comment. J'entrai un jour dans le cimetière des Picotés à l'époque où l'on transportait dans la

nécropole du chemin Saint-Louis les ossements du Campo Santo de la rue Couillard. En voyant ces ossements rongés, ces lambeaux de chair qui s'obstinaient à demeurer attachés à des os moins vieux que les autres, je me demandai si l'âme partie pour l'enfer ou le purgatoire ne souffrait pas encore dans cette prison charnelle dont la mort lui avait ouvert les portes; si comme le soldat qui sent toujours des douleurs dans la jambe emportée par un boulet sur le champ de bataille, l'âme dans le séjour mystérieux de l'expiation, n'était pas atteinte par les frémissements douloureux que doit causer à la chair cette décomposition du tombeau, juste punition des crimes commis par le corps avec le consentement de l'âme.

Cette pensée, qui me trottait souvent dans la tête, a donné naissance à la *Promenade des Trois Morts*.

Je puis avoir mal rendu cette idée, mais c'est elle que l'on doit chercher dans cette fantaisie qui fait jeter les hauts cris à M. Thibaut. La suite du poème, si jamais je la publie, lui montrera que du moment que l'expiation est finie, la souffrance du cadavre cesse en même temps, et que les vers ne peuvent plus toucher à ces restes sanctifiés par l'âme qui vient d'être admise à jouir de la présence de Dieu.

Le réalisme pas plus que la fantaisie, ne trouve grâce aux yeux de mon critique. La nouvelle école, dit-il, a une prédilection pour tout ce qui est laid et difforme : M. Thibaut se trompe. L'école romantique ne préfère pas le laid au beau, mais elle accepte la nature telle qu'elle est, elle croit qu'elle peut bien contempler, quelquefois même chanter, ce que Dieu a bien pris la peine de créer. Si je puis m'exprimer ainsi, elle a démocratisé la poésie et lui a permis de ne plus célébrer seulement l'amour, les jeux, les ris, le ruisseau murmurant, mais encore d'accorder sa lyre pour chanter ce qu'on est convenu d'appeler le *laid* qui n'est souvent qu'une autre forme du beau dans l'harmonie universelle de la création. Je ne dis pas comme Victor Hugo que le *beau*, c'est le *laid*, mais je crois qu'il n'y a que le mal qui soit laid d'une manière absolue. La prairie émaillée de fleurs est belle, mais le rocher frappé par la foudre, pour être beau d'une autre manière, l'est-il moins ?

Toute cette guerre que l'on fait au réalisme est absurde. Qu'est-ce donc que ce monstre qui fait bondir tant de braves gens ? C'est le 89 de la littérature qui devait nécessairement suivre le 89 de la politique ; ce sont toutes les idées, toutes les choses foulées aux pieds, sans raison, par les privilégiés de l'école classique qui viennent revendiquer leur place au soleil littéraire ; et soyez sûr qu'elles sauront se la faire tout aussi bien que les serfs et les prolétaires ont su faire la leur dans la société politique.

Le réalisme, la fantaisie, est-ce qu'ils n'ont pas pour chefs Shakespeare, le Dante, Byron, Goethe.

Ezéchiel, le plus poétique, à mon avis, de tous les prophètes, n'est-il pas tantôt un magnifique, un divin fantaisiste et tantôt un sombre et farouche réaliste ?

La fantaisie, elle est partout. Le monde intellectuel et moral nous fournit à chaque instant matière à fantaisie, ou si vous l'aimez mieux, à hypothèse, car tout ce tapage n'est qu'une querelle de mots. La foi et la raison nous apprennent l'existence d'un lieu de punition éternelle pour les méchants et d'un séjour de délices sans fin pour les élus. Mais sous quelle forme de souffrance le damné doit-il expier ses crimes ? Comment se manifestent la bonté et la grandeur de Dieu dans la récompense de ses serviteurs ? Nous en savons bien peu de choses, et la description qu'on nous en fait, qu'est-elle, sinon une sainte, une austère fantaisie ?

Pourquoi rechercher l'horrible, dit M. Thibault ? Pourquoi s'écarter du vrai et du beau ?

—Je pourrais bien demander au professeur de l'Ecole normale, qu'est-ce que le vrai, qu'est-ce que le beau en littérature ? Je sais bien qu'il me répondrait de suite par le récit de Thérémène ou par les imprécations de Camille. C'est magnifique, sans doute, mais il y a une foule de choses qui sont tout aussi belles, mais d'une autre manière ; et ce qu'il appelle horrible n'est souvent qu'une des formes, non pas du beau isolé, mais du beau universel ; tout cela dépend du point de vue. Et, après tout, quand ce serait aussi horrible que vous voulez bien le dire, pourquoi ne pas regarder en face ces fantômes qui vous semblent si monstrueux ? Pour ma part, je crois qu'il est plus sain pour l'intelligence de se lancer

ainsi à la recherche de l'inconnu, à travers ces fantaisies, horribles si vous le voulez, mais qui ont cependant un côté grandiose, que d'énerver son âme dans ces éternelles répétitions de sentiments et d'idées à l'eau de rose, qui ont traîné dans la chaire de tous les professeurs de rhétorique.

S'il fallait supposer, ajoute mon jeune critique, que le corps souffrira encore des morsures du ver, que deviendrait l'existence, grand Dieu !

— Pourquoi pas ? croyez-vous donc que les tourments que Dieu infligera aux coupables ne seront pas plus terribles que les morsures de ce malheureux ver ? Pour moi, je me suis toujours formé de l'enfer et du purgatoire une idée beaucoup plus formidable que M. Thibault, et je croirai en être quitte à bon marché si le bon Dieu, pour me faire expier mes péchés, ne me fait souffrir d'autres tourments que la morsure du ver. Pour le moment, je ne vois pas du tout en quoi la perspective de souffrir dans mon corps en même temps que je souffrirai dans mon âme, peut me rendre l'existence insupportable. Ce que je sais, c'est que je dois souffrir, parce que j'ai offensé le Seigneur ; mais quelle que soit la forme de cette souffrance, je suis certain que Dieu proportionnera mes forces à l'intensité de la douleur et à la longueur de l'expiation.

Sommes-nous à ce point devenus sybarites que nos esprits ne puissent plus concevoir que des idées anacrétiques, que nos regards ne puissent plus s'arrêter que sur des tableaux rians comme ceux de l'antique Arcadie ? M. Thibault ne sait pas trop quel charme la *douce fiancée* pourrait trouver à contempler dans son bouquet nuptial le cœur de sa sœur trépassée. Ni moi non plus ; mais ce que je sais, c'est que la matière ne s'anéantit pas, mais qu'elle se transforme, et que nous sommes tous, êtres et choses, imprégnés de la poussière humaine tout aussi bien que de la poussière terrestre.

Mais il est inutile de prolonger cette discussion. M. Thibault est attaché d'une manière trop absolue à l'école classique pour que je songe à le convertir.

L'éclectisme, absurde en religion et en philosophie, m'a toujours paru nécessaire en littérature. Vouloir ne regarder que par l'œil classique, c'est rétrécir volontairement l'horizon.

zon de la pensée. Au siècle où nous vivons, nous devons marcher en avant, en suivant, tant qu'elles ne sont pas contraires à la religion et à la morale, les aspirations de notre temps. Quand on ne marche pas, on recule, puisque ceux qui sont derrière nous vont en avant. A cette époque tourmentée d'une activité fiévreuse qui nous entraîne malgré nous, il me semble que nous devons dire comme chrétiens, *Sursum Corda !* Et comme membres d'une société en travail d'un monde nouveau, nous devons ajouter, en politique comme en littérature : *go a head !*

Je ne connais pas M. Thibault. Je ne me rappelle même pas l'avoir jamais vu. Si par hasard vous le rencontrez, veuillez le remercier pour moi de tout le bien qu'il a dit de mes œuvres. Nous n'avons pas les mêmes opinions, mais si j'ai le droit d'admirer l'école actuelle, il est également dans son droit en la blâmant, voire même en la détestant. *De gustibus non est disputandum.*

Pour ce poème des *Trois Morts*, voici le plan de la deuxième et de la troisième partie. Les trois amis vont frapper, le père à la porte de son fils, l'époux à celle de sa femme, le fils à celle de sa mère. Le malheureux père ne trouve chez son fils que l'orgie et le blasphème. Pour l'épouse, elle est occupée à *flirter* avec les soupirants à sa main et le pauvre mari se retire tristement en se disant à lui-même :

Oni, les absents ont tort.... et les morts sont absents.

Seul, le fils trouve sa mère agenouillée pleurant toujours son enfant et priant Dieu pour lui. Un ange recueille à la fois ses prières pour les porter au ciel et ses larmes qui se changent en fleurs et dont il ira parfumer la tombe du fils bien aimé. Ces trois épisodes occupent toute la seconde partie. Dans la troisième, le lecteur se trouve dans l'église, le jour de la Toussaint, à l'heure où l'on récite l'office des morts. Le père et l'époux viennent demander à la mère universelle, l'Eglise, ce souvenir et ces prières qu'ils n'ont pu trouver à leurs foyers profanés par des affections nouvelles. Le fils les accompagne, mais son regard n'est pas morne comme celui de ses compagnons ; on sent que les prières de sa mère ont déjà produit leur effet. La scène

s'agrandit, le ciel et l'enfer se dévoilent aux regards des morts. Les chœurs des élus alternent avec les chants des damnés. Les habitants du ciel qui ont été sauvés par les conseils de ces morts qui souffrent encore dans le purgatoire, demandent à Dieu de les admettre dans le Paradis, tandis que les damnés, pour qui ces mêmes morts ont été une cause de scandale, demandent comme une justice que ceux qui les ont perdus partagent encore leurs tourments. Ici je crois être dans le vrai, car il faut être bien pur pour n'avoir jamais contribué à la chute de son prochain et il faut être bien abandonné du ciel pour n'avoir jamais par ses conseils ou ses exemples, empêché son frère de commettre une faute, peut-être un crime. Le duo des élus et des damnés est assez difficile à faire. Le chant des maudits éternels va assez bien, mais celui des élus rencontre plus d'obstacles dans son exécution. L'homme, rempli de beaucoup de misères, comprend facilement les accents de la douleur et du désespoir. Mais le bonheur lui est une chose tellement étrangère qu'il ne sait plus que balbutier, quand il veut entonner un hymne d'allégresse ; cependant j'espère réussir. Pendant que les morts sont dans le temple, une autre scène se passe au cimetière. Les vers privés de leur pâture s'inquiètent. Ils montent sur la croix qui domine le chant du repos et regardent si leurs victimes ne reviennent pas. Un vieux ver, qui a déjà dévoré bien des cadavres, leur dit de ne pas se faire d'illusions, que tous les corps dont les âmes pardonnées monteront ce soir au ciel deviendront pour eux des objets sacrés qu'il ne leur sera plus permis de toucher. Il y a là un chant des vers qui devra joliment bien horripiler M. Thibault. Revenons à l'église. La miséricorde divine touchée par les prières des bienheureux et par celles des vivants qui sont purs devant le Seigneur, abrège les souffrances du purgatoire, et, s'élançant sur l'un des caps du ciel, un archange entonne le *Te Deum* du pardon.

Voilà en peu de mots, mon poème dans toute sa naïveté. Ce n'est pas merveilleux, mais tel qu'il est je crois qu'il est bien à moi et que je puis dire comme de Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Plusieurs le trouveront absurde, mais quand j'écris c'est pour exprimer mes idées et non pas celles des autres.

Quand finirai-je ce poème ? Je n'en sais rien, je suis un peu maintenant comme Gérard de Nerval. Le rêve, prend dans ma vie une part de plus en plus large ; vous le savez, les poèmes les plus beaux sont ceux que l'on rêve mais qu'on n'écrit pas. Il me faudrait aussi corriger la première partie qui renferme de trop nombreuses négligences. Dans votre dernière lettre, vous voulez bien me dire que tout un peuple est suspendu à mes lèvres. Permettez-moi de n'en rien croire. Mes compatriotes m'ont oublié depuis longtemps. Du reste dans la position qui m'est faite, l'oubli est peut-être la chose qui me convient le mieux. Si je termine les *Trois Morts*, ce ne sera pas pour le public dont je me soucie comme du grand Turc, mais pour vous qui m'avez gardé votre amitié, et pour les quelques personnes qui ont bien voulu conserver de moi un souvenir *littéraire*.

La poésie coule par toutes vos blessures, me dites-vous encore. De tout ce que j'avais, il ne me reste que la douleur : je la garde pour moi. Je ne veux pas me servir de mes souffrances comme d'un moyen d'attirer sur moi l'attention et la pitié, car j'ai toujours pensé que c'était chose honteuse que de se tailler dans ses malheurs un manteau d'histrion. Dans mes œuvres, je n'ai jamais parlé de moi, de mes tristesses ou de mes joies, et c'est peut-être à cette impersonnalité que je dois les quelques succès que j'ai obtenus. Aujourd'hui que je marche dans la vie entre l'isolement et le regret, au lieu d'étaler les blessures de mon âme, j'aime mieux essayer de me les cacher à moi-même en étendant sur elles le voile des souvenirs heureux.

Quand le gladiateur gaulois tombait mortellement blessé au milieu du Colysée, il ne cherchait pas comme l'athlète grec à se draper dans son agonie et à mériter par l'élégance de ses dernières convulsions, les applaudissements des jeunes patriciens et des affranchis. Sans s'inquiéter, sans même regarder la foule cruelle qui battait des mains, il tâchait de retenir la vie qui s'échappait avec son sang, et descendant au fond de son cœur, il allait retrouver et dire un dernier adieu

au ciel de sa patrie, aux affections de ses premières années, à sa vieille mère qui devait mourir sans revoir son enfant.

Tout à vous,

O. CRÉMAZIE.

P. S. J'aurais encore bien des choses à vous dire, mais je suis fatigué. D'ailleurs ce galimatias est déjà bien trop long pour vous qui êtes obligé de le déchiffrer.

O. C.

Le plan du poème des *Trois Morts* que Crémazie a esquissé à grands traits à la fin de cette lettre est tout ce qui reste de cette Fantaisie qu'il choyait comme l'œuvre capitale de sa vie. Quoique l'idée et l'exécution de ce poème appartiennent bien à son auteur, il a cependant le tort d'être venu après la *Comédie de la Mort* de Théophile Gautier. C'est précisément le défaut que signale Crémazie à propos de nos romans historiques qui auront toujours l'air de pastiches plus ou moins réussis de Fénimore Cooper. Pour me servir de l'expression de Crémazie lui-même, son poème d'outre-tombe a l'irréparable tort d'arriver le second, c'est-à-dire trop tard.

L'ABBÉ H. R. GASGRAIN.

(A continuer).

ERRATA.

Dans le premier article, page 330, ligne 31, au lieu de *changé de vie*, lisez *chance de vie*.

Page 336, ligne 21, au lieu de *tant aimée*. Cette lecture, lisez *tant aimée, cette lecture*.

Page 334, ligne 2, au lieu de : *j'ai toujours un plan*, lisez *j'ai tout un plan*.

Page 339, ligne 13, après *les affections brisées*, ajoutez *Pourquoi Fréchette n'écrit-il plus ?*

ANGÉLINE DE MONTBRUN.

Avez-vous cru que cette vie fut la vie ?

LACORDAIRE.

(*Mina Darville à son frère*).

A quoi sert-il de chasser aux chimères, ou plutôt pourquoi n'en pas faire des réalités ? Va trouver M. de Montbrun et —puisqu'il faut te suggérer les paroles—dis-lui : Je l'aime, ayez pitié de moi. Ce n'est pas plus difficile que cela. Mais maîtrise tes nerfs et ne va pas t'évanouir à ses pieds. Il aime les tempéraments bien équilibrés. Je le sais par cœur et ce qu'il va se demander ce n'est pas absolument si tu es amoureux au degré extatique, si tu auras de grands succès, mais si tu es de force à marcher, coûte que coûte, dans le sentier du devoir. Compte qu'il tirera ton horoscope d'après ton passé. Il n'est pas de ceux qui jugent que tout ira droit parce que tout a été de travers.

Tu dis que je le connais mieux que toi. Ce doit être, car je l'ai beaucoup observé. J'avoue que je le mettrais sans crainte à n'importe quelle épreuve et pourtant, *c'est une chose terrible d'éprouver un homme*. Remarque que ce n'est pas une femme qui a dit cela. Les femmes,—pauvres bonnes âmes—au lieu de médire de leurs oppresseurs, se taisent et travaillent à leur découvrir quelque qualité, ce qui n'est pas toujours facile.

Quant à M. de Montbrun, on voit du premier coup d'œil qu'il est parfaitement séduisant, et c'est bien quelque chose ; mais il a des idées à lui. Ainsi je sais qu'à l'approche de son mariage quelqu'un s'étant risqué à lui faire des représentations sur son choix peu avantageux selon le monde, il répondit, sans s'émouvoir du tout, que sa future avait les deux ailes dont parle l'Imitation : la simplicité et la pureté ; et que cela lui suffisait parfaitement. On se souvient encore de cet étrange propos. Tu sais qu'il se lassa vite d'être

militaire pour la montre et se fit cultivateur. Il a prouvé qu'il n'entendait pas non plus l'être seulement de nom. Angéline m'a raconté que le jour de ses noces son père alla à son travail. Oui, mon cher, c'est écrit dans quelques pages intimes que Mme de Montbrun a laissées;—dans la matinée il s'en fut à ses champs.

C'était le temps des moissons et M. de Montbrun était dans sa première ferveur d'agriculture. Pourtant, si tu veux réfléchir qu'il était riche, qu'il avait vingt-trois ans et qu'il était amoureux de sa femme, tu trouveras la chose surprenante. Ce qui ne l'est guère moins, c'est la conduite de Mme de Montbrun. Jamais elle n'avait entendu dire qu'un marié se fut conduit de la sorte; mais après y avoir songé, elle se dit qu'il est permis de ne pas agir en tout comme les autres, que l'amour du travail, même poussé à l'excès, est une garantie précieuse, et que s'il y avait quelqu'un plus obligé qu'un autre de travailler, c'était bien son mari robuste comme un chêne. Tout cela est écrit. D'ailleurs, pensa-t-elle, un travailleur n'a jamais de *migraines* ni de *diabtes bleus*. (Mme de Montbrun avait un grand mépris pour les malheureux atteints de l'une ou l'autre de ces infirmités, et probablement qu'elle eût trouvé fort à redire sur un gendre qui *s'égarait dans un paradis de rêveries*.)

Quoiqu'il en soit, prenant son rôle de fermière au sérieux, elle alla à sa cuisine, où à défaut du brouet noir dont la recette s'est malheureusement perdue, elle fit une soupe pour son seigneur et maître, qu'elle n'était pas éloignée de prendre pour un spartiate ressuscité, et la soupe faite elle trouva plaisant d'aller la lui porter. Or, un des employés de son mari la vit venir, et comme il avait une belle voix, et l'esprit d'à propos il entonna allègrement :

Tous les chemins devraient fleurir,
Devraient fleurir, devraient germer
Ou belle épousée va passer.

M. de Montbrun entendit et comme Cincinnatus à la voix de l'envoyé de Rome il laissa son travail. Son chapeau de paille à la main, il marcha au devant de sa femme, reçut la soupe sans sourciller, et remercia gravement sa ménagère qu'il conduisit à l'ombre. Là, s'asseyant sur l'herbe ils

mangèrent la soupe ensemble, et Mme de Monthrun assurait qu'on ne fait pas deux fois dans sa vie un pareil repas.

Ceci se passait il y a vingt ans, mais alors comme aujourd'hui il y avait une foule d'âmes charitables toujours prêtes à s'occuper de leur prochain. L'histoire des noces fit du bruit, on en fit cent railleries, ce qui amusa les auteurs du scandale, qui, un peu plus tard, se réhabilitèrent jusqu'à un certain point en allant voir la chute de Niagara.

Cette entrée en ménage plaît à Angéline et cela devrait te faire songer. L'imitation servile n'est pas mon fait, mais nous aviserons. Il y a dans le fond de ton armoire un infolio qui bien sûr te donnerait l'air grave le jour de tes noces. Comme tu sais, six ans après celles de M. de Monthrun, on aurait pu chanter :

Tous les chemins devraient gémir,
Devraient gémir, devraient pleurer
Où belle morte va passer.

Mon cher Maurice, crois-moi, ne tarde pas. Je tremble toujours que tu ne fasses quelque sortie auprès d'Angéline. Et la manière d'agir de M. de Monthrun prouve qu'il ne veut pas qu'on dise les doux riens à sa fille, où la divine parole si tu l'aimes mieux. Tu es le seul qu'il admette dans son intimité et cette marque d'estime t'oblige. D'ailleurs, abuser de sa confiance, ce *serait plus qu'une faute, ce serait une maladresse.*

(*Maurice Darville à sa sœur.*)

Tu as mille fois raison. Il faut risquer la terrible demande, mais je crois qu'il fait exprès pour me décontenancer.

Ce matin, décidé d'en finir, j'allai l'attendre dans son cabinet de travail, où il a l'habitude de se rendre de bonne heure. J'aime cet appartement où Angéline a passé tant d'heures de sa vie, et si j'avais la table sur laquelle Cicéron a écrit ses plus beaux plaidoyers, je la donnerais pour le petit pupitre où elle faisait ses devoirs.

L'autre soir, je lui demandais si enfant elle aimait l'étude. — Pas toujours, répondit-elle, et regardant son père avec cette adorable coquetterie qu'elle n'a qu'avec lui : Mais je le craignais tant !

Mina, je me demande comment j'arrive à me conduire à à peu près sensément. Au fond, je n'en sais rien du tout. Pour revenir à mon récit, sur le mur, en face de la table de travail de M. de Montbrun, il y a un petit portrait de sa femme, et un peu au-dessous, suspendue aussi par un ruban noir, une photographie de notre pauvre père en capot d'écolier. C'est surtout sa figure fatiguée et malade que je me rappelle, et pour moi ce jeune et souriant visage ne lui ressemble guère. Tu ne l'as pas oublié, Mina. Je me souviens que souvent il t'appelait à son lit et demandait si sa mignonne se rappellerait son père. J'étais à considérer son portrait quand M. de Montbrun entra. Nous parlâmes du passé, de leur temps de collègue. Jamais je ne l'avais vu si cordial, si affectueux. Je crus le moment bien choisi et lui dis assez maladroitement, j'en ai peur : Il me semble que vous devez regretter de ne pas avoir de fils.

Il me regarda. Si tu avais vu la fine malice dans ses beaux yeux.

— D'où vous vient ce souci, mon cher, répondit-il ? et ensuite avec un grand sérieux : Est-ce que ma fille ne vous paraîtrait pas tout ce que je puis souhaiter ?

Pour qui aime les railleurs, il était à peindre dans ce moment. Je fis appel à mon courage, et j'allais parler bien clairement quand Angéline parut à la fenêtre où nous étions assis. Elle mit l'une de ses belles mains sur les yeux de son père, et de l'autre me passa sous le nez une touffe de lilas tout humide de rosée.

— *Shocking*, dit M. de Montbrun. Vois comme Maurice rougit pour moi de tes manières de campagnarde.

— Mais dit Angéline, avec l'admirable tranquillité que tu connais, Monsieur rougit peut-être pour son compte. Savez-vous ce qu'éprouve un poète qu'on arrose des pleurs de la nuit ?

— Ma fille, reprit-il, on ne doit jamais parler légèrement de ceux qui font des vers.

Rien n'abat un homme ému comme une plaisanterie. Je me sentis éteint pour la journée. Mais la regardais, et c'est une jouissance à laquelle mes yeux ne savent pas s'habituer. Si tu l'avais vue, comme elle était appuyée sur la fenêtre ! Qui,

c'est bien la fée de la jeunesse ! Oui, elle a tout l'éclat, toute la fraîcheur, tout le charme, tout le rayonnement du matin ! Non, il n'aura pas le cœur de me désespérer ! Cette situation n'est pas tenable, et puisque je ne sais pas parler, je vais écrire.

M. de Montbrun m'a longuement parlé de toi. Il trouve que tu as trop de liberté et pas assez de devoirs. Il m'a demandé combien tu comptais d'amoureux de ce temps-ci, mais je n'ai pu dire au juste. Suivant lui l'atmosphère d'adulation où tu vis ne t'est pas bonne. Suivant lui encore, tu as l'humeur coquette, et il vaudrait mieux pour toi entrer dans le sérieux de la vie.

Je te répète tout bien exactement. Quoiqu'on parle de ma voix en bons termes, je n'oserais en dire autant d'une fois. Réprimander les jeunes filles est un art difficile. Pour s'en tirer à son honneur, il faut avoir la taille de François Ier et ce charme de manières que tu appelles du *montbrunage*.

Ma chère Mina, que je suis bien ici ! j'aime cette maison isolée et riante qui regarde la mer à travers ses beaux arbres et sourit à son jardin par dessus une rangée d'arbustes charmants. Elle est blanche, ce qui ne se voit guère, car des plantes grimpanes courent partout sur les murs et sautent hardiment sur le toit. Angéline dit : Le printemps est bien heureux de m'avoir. J'ai si bien fait que tout est vert.

Mina, qu'elle est ravissante ! J'ai honte d'être si troublé : cette maison charmante semble faite pour abriter la paix. Que deviendrais-je, mon Dieu, s'il allait refuser ? Mais j'espère.

(*Mina Darville à son frère.*)

Moi aussi j'espère. Mais écrire au lieu de parler c'est lâcheté pure. Mon cher, tu es un poltron. Si Angéline le savait ! elle qui aime tant le courage ! Oui, elle aime le courage—comme toutes les femmes d'ailleurs—et il y a longtemps que nous avons décidé que c'était une grande condescendance d'agréer les hommages, de ceux qui n'ont jamais respiré l'odeur de la poudre et du sang. Pour moi, j'ai toujours regretté de n'être pas né dans les premiers temps de la colonie, alors que chaque canadien était un

héros. N'en doute pas, c'était le beau temps des canadiennes. Il est vrai qu'elles apprenaient parfois que leurs amis avaient été scalpés, mais n'importe; ceux d'alors valaient la peine d'être pleurés. Là-dessus, Angéline partage tous mes sentiments et voudrait avoir vécu du temps de son cousin de Lévis (1).

Tu devrais mettre la jalousie de côté, et lui parler souvent de ce vaillant. Elle aime le souvenir de ces jours,

“Où la voix de Lévis retentissait sonore.”

et s'indigne contre les anglais qui n'ont pas rougi de lui refuser les honneurs de la guerre. Son père l'écoute d'un air charmé. Mon cher, nous avons une belle chance de n'avoir pas vécu, il y a quelque cent ans. Le vainqueur de Sainte-Foye eut fait la conquête du père et de la fille, et notre machiavélisme aurait échoué. Quant au chevaleresque Lévis, personne ne m'en a rien dit, mais j'incline à croire qu'il chantait comme le beau Dunois: *Amour à la plus belle*.

Ainsi on voudrait me voir entrer dans le sérieux de la vie. Il me semble que *flirter* avec un *Right Reverend* c'est quelque chose d'assez grave.

Au fond, je ne suis pas plus frivole que n'importe quel vieux politique, et je suis à peu près aussi enthousiasmée de mes contemporains. Quant à avoir l'humeur coquette, c'est calomnie pure.

Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable.
Et lorsque pour me voir, ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

M. de Montbrun me rendra raison de ses propos, et pourrait bien venir me faire ses remarques lui-même. Suis-je donc si imposante ou si désagréable ?

Mon cher Maurice, tu ne saurais croire comme j'ai hâte d'entendre ta belle voix dans la maison. Depuis que tu es amoureux, tu ne sais pas toujours ce que tu dis, mais ta voix a des sonorités si douces. Tu m'a gâté l'oreille, et tous ceux à qui je parle me paraissent enrhumés.

A propos, il paraît qu'un vaisseau français va venir prochainement à Québec. Dieu merci, je suis aussi royaliste

(1) Les Montbrun étaient une branche de la maison de Lévis.

que la plus auguste douairière du faubourg St-Germain ; mais cela n'empêche pas d'aimer le drapeau tricolore " car c'est encore l'étendard de la France " et..... je voudrais bien que les marins français vissent Angéline. Tenir la plus jolie fille du Canada cachée dans un village de Gaspé, c'est un meurtre. Bien éclipsée je serais, si elle se montrait ; mais n'importe, l'honneur national avant tout.

(*Maurice Darville à sa sœur.*)

Je ne tiens pas du tout à ce qu'Angéline voie les marins français. Je compte sur toi pour leur faire chanter *Vive la Canadienne*. Sois en sûr, nous sommes tous trop tendres pour la France qui ne songe guère aux canadiens *exilés dans leur propre patrie*. Je ne veux pas que les marins français fassent la cour à Melle de Montbrun, et lui racontent des combats ou des tempêtes. Mais les ombres les plus illustres m'inquiètent peu.

"De Lévis, de Montcalm on *dira* les exploits" tant qu'il lui plaira.

Ma chère, si je ne suis pas encore le plus heureux des hommes, du moins je suis loin d'être malheureux.

Mais il est convenu que je dirai tout. Donc, ma lettre écrite je l'envoyai porter à M. de Montbrun et j'allai au jardin attendre qu'il me fit appeler, ce qui tarda un peu. Faut-il te dire ce que j'endurai ? Enfin, une manière de duègue qui m'a l'air de tenir le milieu entre gouvernante et servante vint me chercher de la part de son maître.

Malheureusement, sur le seuil de la porte, je rencontrai Angéline qui me dit : Venez voir mon cygne. Je la suivis. Comment refuser ? Tu sais peut-être qu'un ruisseau coule dans le jardin très vaste et très beau. M. de Montbrun en a profité pour se donner le luxe d'un petit étang qui est bien ce qu'on peut voir de plus joli. Des noyers magnifiques ombragent ces belles eaux, et les fleurs sauvages croissent partout sur les bords et dans la belle mousse qui s'étend tout autour de l'étang. C'est charmant, c'est délicieux, et le cygne pense de même car il affectionne cet endroit.

Angéline, nu-tête, un morceau de pain à la main, mar-

était devant moi en gazouillant joyeusement ; mais arrivée à l'étang, elle m'oublia. Son attention était partagée entre les oiseaux qui chantaient dans les arbres, et le cygne qui se berçait mollement sur les eaux. Mais le cygne finit par l'absorber. Elle lui jetait des miettes de pain, en lui faisant mille agaceries dont il est impossible de dire le charme et la grâce ; et l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle, semblait prendre plaisir à se faire admirer. Il se mirait dans l'eau, y plongeait son beau cou, et longea fièrement les bords fleuris de ce lac en miniature ou se reflétait le soleil couchant. Est-il beau ! est-il beau ! disait Angéline enthousiasmée. Ah, si Mina le voyait !

Elle me tendit les dernières miettes de son pain, pour me les lui faire jeter. Les rayons brulants du soleil glissant à travers le feuillage tombaient autour d'elle en gerbes de feu. Je fermai les yeux, je me sentais devenir fou. Elle, remarquant mon trouble, me demanda naïvement :

Mais, qu'avez-vous donc ?

Et moi, pauvre fou, je lui dis : Je vous aime, et involontairement je fléchis le genou devant elle qui tient le bonheur et la vie dans sa chaste main.

Je n'avais pas été maître de penser à ce que je faisais, mais en la voyant stupéfaite, interdite, la raison me revint et je compris mon tort. Mais avant que j'eusse pu trouver une parole, elle avait disparu. Pour moi, une joie ardente éclatait dans mon cœur, et je restais là à me répéter : Elle sait, elle sait que je l'aime.

J'avais complètement oublié que son père m'attendait, et j'en fus bien mortifié quand on vint me le rappeler. Cette fois je me rendis sans encombre. Il m'invita du geste à m'asseoir près de lui.

—Eh bien ! me dit-il en roulant ma lettre entre ses doigts, voilà donc l'explication des sottises que vous nous contez depuis quelque temps.

Je ne répondis rien, et comme il restait silencieux, je pris sa main et lui dis que j'en perdrais la tête ou que j'en mourrais.

—Mettons que vous auriez une terrible migraine, me répondit-il.

Le plus difficile était fait. Je lui dis bien des choses et li me semble que je parlai bien. Il avait l'air tout près d'être ému, et tu l'aurais trouvé parfaitement charmant ; mais je n'en pus tirer d'autre réponse que : J'y songerai. D'ailleurs, ajouta-t-il, rien ne presse. Vous êtes bien jeune.

Je lui dis :

—J'ai vingt-deux ans.

—Angéline en a dix-huit, reprit-il, mais c'est une enfant, et je désire beaucoup qu'elle reste enfant aussi longtemps que possible.

Cela me rappela que j'avais abusé de son hospitalité et je rougis beaucoup. Il s'en aperçut et me dit très doucement :

—Si vous voyez dans mes paroles une leçon indirecte, vous vous trompez. Je crois à votre délicatesse.

Ces mots m'humilièrent plus que n'importe quels reproches. Ma foi, je n'y tins pas, et malgré le risque terrible de baisser dans son estime, je lui fis l'aveu de ma belle conduite.

—A-t-elle ri, me demanda-t-il ?

La question me parut cruelle et malgré tout je fus charmé de répondre qu'elle n'avait pas ri du tout. Sa figure se rembrunit beaucoup et il me dit très froidement :

—Je regrette votre indiscretion plus que vous ne sauriez croire.

J'étais à peu près aussi mal à l'aise qu'on le peut être. On sonna le souper, ce qui lui rappela sans doute que je suis son hôte, car il redevint lui-même et m'invita gracieusement à me rendre à table.

Nous y trouvâmes avec les dames un vieux prêtre, curé du voisinage qui, pendant le repas, nous raconta, fort gentiment les travaux d'un bouvreuil, en frais de se construire un nid dans un rosier de son jardin. Evidemment ces doux propos s'adressaient à Melle de Montbrun, mais pour cette fois, elle ne parut guère plus intéressée que Mme W... aux histoires de son mari. Ce que voyant, le bon prêtre s'informa poliment du cygne. Elle rougit divinement et répondit je ne sais quoi que personne ne comprit. M. l'abbé tout perplexe regardait M. de Montbrun avec un air qui semblait dire : M'expliquerez-vous ceci ?

Après souper, il désira voir Friby—Friby c'est un joli écureuil parfaitement apprivoisé qui ouvre lui-même la porte de la loge—(M. l'abbé assure qu'un marguillier en charge n'ouvre pas mieux la porte du banc d'œuvre), Angéline, qui a coutume de s'amuser tant des gentilleses de l'écureuil, se contenta de lui jeter quelques noix d'une main distraite. Elle se tenait silencieuse à l'écart. Son père l'observait sans qu'il y parut, et me jetait de temps à autre un regard qui disait, si je ne me trompe : Que le diable vous emporte avec vos extravagances. Comment avez-vous osé troubler cette enfant ?

Ma chère, ma contrition avait disparu comme la neige au soleil ; du moins s'il m'en restait, elle n'était pas sensible. Tu le sais.

Ses paupières jamais sur ses beaux yeux baissées
Ne voilaient son regard.

Maintenant elle n'ose plus me regarder, et te dire ce que j'éprouve en la voyant troublée et rougissante devant moi. Oui, elle m'aimera ! Entends-tu Mina ? Je te dis qu'elle m'aimera. *L'amour impose à qui est aimé d'aimer en retour.*

Ma petite sœur je te chéris, mais je n'ai pas le temps de te l'écrire. Je m'en vais faire le tour de l'étang, et je voudrais *une langue de feu pour crier de bonheur vers la nature et Dieu.*

(Mina Darville à son frère.)

Je te le disais bien que tu finirais par faire une folie. Mais au fond, tu me parais plus à envier qu'à blâmer. Le premier moment passé, M. de Montbrun doit avoir compris que *la faim, l'occasion, l'herbe tendre . . .* D'ailleurs, Angéline t'a interrogé. Je ne puis penser sans rire à cette naïveté. J'ai hâte d'en pouvoir parler à M. de Montbrun pour lui dire : Voyez l'inconvénient qu'il y a à ne jamais lire de romans et à n'avoir pour amie intime qu'une personne aussi sage que moi !

Ainsi Maurice, tu t'es mis à genoux. Il est vrai que c'était sur la mousse ; n'importe, je sais que ces belles choses ne t'arriveront jamais. On me glisse assez volontiers les doux propos, mais je n'ai pas le *charme souverain qui enlève l'esprit*

et l'on ne songe point du tout à se prosterner. Cela n'empêche pas que je sois contente qu'Angéline ait appris à baisser les yeux — ses beaux yeux dont je n'ai jamais pu dire au juste la couleur, mais, pardon, c'est à toi de les décrire.

Je t'avouerai que cette histoire de l'étang m'a donné une belle peur. De grâce, qu'allais-tu *faire dans cette galère*? Je n'ai pas coutume de critiquer le soleil, mais en pareille circonstance, jeter des gerbes de feu autour d'Angéline, c'était bien imprudent. Au fait, peut-être en as-tu vu plus qu'il n'y en avait. Mais n'importe, tu as bien fait de fermer les yeux.

Tu dis qu'elle t'aimera. Je l'espère, mon cher, et peut-être serait-ce déjà fait si elle aimait moins son père. Cette ardente tendresse l'absorbe. Quant à M. de Montbrun, je l'ai toujours cru favorablement disposé. Si tu ne lui convenais pas ou à peu près, il t'eut tenu à distance comme il l'a fait pour les plus déterminés. Je t'approuve fort de lui avoir confessé ton équipée, car d'abord la franchise est une belle chose, et ensuite Angéline qui ne cache jamais rien à son père, n'aurait pas manqué de tout lui dire à la première occasion, ce qui n'eut rien valu. Penses-en ce qu'il te plaira, mais si elle est émue, comme tu le crois, je voudrais savoir ce qu'il lui a dit. Cet homme-là a un tact, une délicatesse adorable. Il a du paysan, de l'artiste, surtout du militaire dans sa nature, mais il a aussi quelque chose de la finesse du diplomate et de la tendresse de la femme. Le tout fait un ensemble assez rare. Quel ami tu auras là! et sa fille! Crois-moi, le jour que tu seras accepté, mets-toi à genoux pour remercier Dieu. Je connais beaucoup de jeunes filles, mais entre elles et Angéline il n'y a pas de comparaison possible. Ce qu'elle vaut, je le sais bien mieux que toi. Son éclatante beauté éblouit trop tes pauvres yeux. Tu ne vois pas la beauté de son âme et pourtant c'est celle-là qu'il faudrait aimer.

A propos, tu sauras que mon révérend admirateur a daigné écrire dans mon album. Ça finit ainsi.

Calm and holy
Thou sittest by the fireside of the heart
Feeding its flames.

Mais il est inutile de chercher à t'ouvrir les yeux sur mes glorieuses destinées. Quel dommage que l'étang soit si loin, je l'engagerais à y aller méditer ses sermons, et ne vas croire que j'irais jeter du pain au cygne. Non, mon cher, la belle nature le laisse froid, mais il a ou veut avoir le culte de l'antiquité, et j'irais laver mes robes dans l'étang, comme la Nausicaa d'Homère.

Faut-il te dire que je m'ennuie, que tu me manques ? En y réfléchissant, je me suis convaincue que malgré tes nerfs de vieille duchesse, tu as un caractère aimable. J'espère que le pèlerinage à l'étang s'est accompli heureusement ; mais d'après ce que tu m'en as dit, cet endroit ne convient pas du tout aux méditations d'un amoureux. Les aspects grands et tristes nourrissent les sentiments, et ce qu'il te faudrait ce serait un rocher rongé de vagues, ou bien un volcan éteint.

Je t'attends ; puisque tu es heureux, arrive en chantant.

(Charles de Montbrun à Maurice Darville.)

Je n'ai pas perdu mon temps depuis votre départ, et il n'y a pas une personne en état de rendre compte de vous, que je n'aie fait parler. Vous êtes à peu près ce que vous devriez être ; je l'ai constaté avec bonheur, et comme on ne peut guère exiger davantage de l'humaine nature, j'ai laissé ma fille parfaitement libre de vous accepter. Elle n'a pas refusé, mais elle déclare qu'elle ne consentira jamais à se séparer de moi. Faites vos réflexions, mon cher, et voyez si vous avez quelque objection à m'épouser.

Vous dites qu'en vous donnant ma fille, je gagnerai un fils et ne la perdrai pas. Je vous avoue que je pense un peu différemment, mais je serais bien égoïste si j'oubliais son avenir pour le bonheur de la garder tout à moi.

Vous en êtes amoureux, Maurice, ce qui ne veut pas dire que vous puissiez comprendre ce qu'elle m'est, ce qu'elle m'a été depuis le jour si triste, où revenant chez moi, après les funérailles de ma femme, je pris dans mes bras ma petite orpheline, en deuil de sa mère qu'elle demandait en pleurant. Vous le savez, je ne me suis déchargé sur personne du soin de son éducation. Je croyais que nul

n'y mettrait autant de sollicitude, autant d'amour. Je voulais qu'elle fut la fille de mon âme comme de mon sang—et qui pourrait dire jusqu'à quel point cette double parenté nous attache l'un à l'autre? Vous ne l'ignorez pas, d'ordinaire on aime ses enfants plus qu'on n'en est aimé. Mais d'Angéline à moi il y a parfait retour et son attachement sans bornes, sa passionnée tendresse me rendrait le plus heureux des hommes, si je pensais moins souvent à ce qu'elle souffrira en me voyant mourir. Non, je ne veux pas qu'alors elle se trouve seule sur la terre. Je veux qu'elle ait d'autres devoirs, d'autres affections. Maurice, prenez ma place dans son cœur, et Dieu veuille que ma mort ne lui soit pas l'inconsolable douleur.

Dans ce qui m'a été dit sur votre compte, une chose surtout m'a fait plaisir: c'est l'unanime témoignage qu'on rend à votre franchise. Et ceci me rappelle que l'an dernier, un de vos anciens maîtres me disait, en parlant de vous: je crois que ce garçon-là ne mentirait pas pour sauver sa vie. A ce propos, il raconta certains traits de votre vie d'écolier qui prouvent un respect admirable pour la vérité. Là-dessus, quelqu'un demanda *pourquoi* vous vouliez être avocat, et nous informa qu'il avait fait un avocat de son pupille, parce qu'il avait toujours été *un petit menteur*. Glissons sur cette marque de vocation. Votre père était l'homme le plus loyal, le plus vrai que j'ai connu, et je suis heureux qu'il vous ait passé une qualité si noble et si belle. J'espère que vous serez, comme lui, un homme d'honneur dans la magnifique étendue du mot.

Mon cher Maurice, vous savez quel intérêt je vous ai toujours porté, surtout depuis que vous êtes orphelin. Naturellement, cet intérêt se double depuis que je vois en vous le futur mari de ma fille. Mais avant d'aller plus loin, j'attendrai de savoir si vous acceptez nos conditions.

Maurice Darville à Charles de Monbrun.

Je n'essaierai pas de vous remercier. Sans cesse, je relis votre lettre pour me convaincre de mon bonheur.

Mademoiselle votre fille peut-elle croire que je veuille la séparer de vous? Non, mille fois non, je ne veux pas la

faire souffrir. D'ailleurs, sans flatterie aucune, votre compagnie m'est délicieuse.

Et pourquoi, s'il vous plait, ne serais-je pas vraiment un fils pour vous ? Je l'avoue humblement, je me suis parfois surpris à être jaloux de vous ; je trouvais qu'elle vous aimait trop. Mais maintenant, je ne demande qu'à m'associer à son culte, et il faudra bien que vous finissiez par nous confondre un peu dans votre cœur.

Vous dites, Monsieur, que mon père était l'homme le plus loyal, le plus franc que vous ayez connu. J'en suis heureux et j'en suis fier. Si j'ai le bonheur de lui ressembler en cela, c'est bien à lui que je le dois. Je me rappelle parfaitement son mépris pour tout mensonge, et je puis vous affirmer que sa main tendrement sévère le punissait fort bien. "Celui qui se souille d'un mensonge, me disait-il alors, toutes les eaux de la terre ne le laveront jamais." Cette parole me frappait beaucoup, et faisait rêver mon jeune esprit, quand je m'arrêtais à regarder le Saint-Laurent.

Je vous en prie, prenez la direction de toute ma vie, et veuillez faire agréer à mademoiselle de Montbrun, avec mes hommages les plus respectueux, l'assurance de ma reconnaissance sans bornes.

Charles de Montbrun à Maurice Darville.

Merci de m'accepter si volontiers. Vous ai-je dit que je ne consentirais pas au mariage d'Angéline avant qu'elle ait vingt ans accomplis ? mais je n'ai pas d'objections à ce qu'elle vous donne sa parole dès maintenant, et puisque nous en sommes là, je m'en vais vous demander votre attention la plus sérieuse.

Et d'abord, Maurice, voulez-vous conserver les généreuses aspirations, les nobles élans, le chaste enthousiasme de vos vingt ans ? Voulez-vous aimer longtemps et être aimé toujours ? *Gardez votre cœur, gardez-le avec toutes sortes de soins, parce que de lui procède la vie.* Faut-il vous dire que vous ne sauriez faire rien de plus grand ni de plus difficile ? Montrez-moi, disait un saint évêque, montrez-moi un homme qui s'est conservé pur, et *j'irai me prosterner devant lui.*

Parole aussi touchante que noble ! Hé ! mon Dieu, la science, le génie, la gloire et tout ce que le monde admire, qu'est-ce que cela comparé à la splendeur d'un cœur pur ? D'ailleurs, il n'y a pas deux sources de bonheur. Aimer ou être heureux, c'est absolument la même chose ; mais il faut la pureté pour comprendre l'amour.

O mon fils, ne négligez rien pour garder dans sa beauté la divine source de tout ce qu'il y a d'élevé et de tendre dans votre âme. Mais en cela l'homme ne peut pas grand chose par lui-même. A genoux, Maurice, et demandez l'ardeur qui combat et la force qui triomphe. Ce n'est pas en vain, soyez-en sûr, que l'Écriture appelle la prière *le tout de l'homme*, et souvenez-vous que pour ne pas s'accorder ce qui est défendu, il faut savoir se refuser souvent et très souvent ce qui est permis. Voilà le grand mot et le moins entendu peut-être de l'éducation que chacun se doit à soi-même. Dieu veuille que vous l'entendiez.

Je vous en conjure, sachez aussi être fort contre le respect humain. Et est-ce si difficile ? Dites-moi si quelqu'un voudrait vous faire rougir de votre nationalité, vous ririez de mépris, n'est-ce pas ? Certes, j'admire et j'honore la fierté nationale, mais au-dessus je mets la fierté de la foi. Sachez-le bien, la foi est la plus grande des forces morales, *c'est elle qui met sous nos pieds le monde entier*. Fortifiez-la donc d'abord par la pratique de tout ce qu'elle commande, et ensuite par l'étude sérieuse. J'ai connu des hommes qui disaient n'avoir pas besoin de religion, que l'honneur était leur dieu. *Mais il est avec l'honneur (celui-là du moins) des accommodements*, et si vous n'aviez pas d'autre culte, très certainement, vous n'auriez pas ma fille.

Mon cher Maurice, il est aussi d'une souveraine importance que vous acceptiez, que vous accomplissiez dans toute son étendue la grande loi du travail, loi qui oblige surtout les jeunes, surtout les forts.

Travaille ! Dieu, vois-tu,
Fit naître du travail que l'insensé repousse
Deux filles : la vertu qui fait la gaieté douce
Et la gaieté qui rend charmante la vertu.

Angéline dit fort bien ces charmants vers, et, propos, ne donnez-vous pas trop de temps à la musique ? Non que

je blâme la culture de votre beau talent, mais enfin, la musique ne doit être pour vous que le plus agréable des délassements, et si vous voulez goûter les fortes joies de l'étude, il faut vous y livrer.

Encore une observation. Je n'approuve pas que vous vous mêliez d'élections. On m'a dit que vous aviez quelques beaux discours sur la conscience. Mais je veux être bon prince, seulement, je vous en avertis charitablement, s'il vous arrive encore d'aller, vous, étudiant de vingt ans, éclairer les électeurs sur leurs droits et leurs devoirs, je mettrai Angéline et Mina à se moquer de vous. D'ailleurs, pourquoi épouser si chaudement les intérêts d'un tel ou d'un autre ? Croyez-vous que l'amour de la patrie soit la passion de bien des hommes publics ? Nous avons eu nos grandes luttes parlementaires. Mais c'est maintenant le temps des petites ; l'esprit de parti a remplacé l'esprit national. Non, le patriotisme, cette noble fleur, ne se trouve guère dans la vie politique, cette arène souillée. Je serais heureux de me tromper ; mais à part quelques exceptions bien rares, je crois nos hommes d'état beaucoup plus occupés d'eux-mêmes que de la patrie. Je les ai vus à l'œuvre, et ces ambitions misérables qui se heurtent, ces vils intérêts, ces étroits calculs, tout ce triste assemblage de petites, de faussetés, de vilénies m'a fait monter au cœur un immense dégoût, et dans ma douleur amère, j'ai dit : O mon pays, laisse-moi t'aimer, laisse-moi te servir en cultivant ton sol sacré !

Je ne veux pas dire que vous deviez faire comme moi, et dans quelques années, si la vie publique vous attire invinciblement, entrez-y. Mais j'ai vu bien des fiertés, bien des délicatesses y faire naufrage, et d'avance je vous dis : Que ce qui est grand reste grand, que ce qui est pur reste pur.

Cette lettre est grave, mais la circonstance l'est aussi. Je sais qu'un amoureux envisage le mariage sans effroi, et pourtant en vous mariant, vous contracterez de grands et difficiles devoirs. Il vous en coûtera, Maurice, pour ne pas donner, à votre femme ardemment aimée, la folle tendresse qui, en méconnaissant sa dignité et la vôtre, vous préparerait à tous deux d'infailibles regrets. Il vous en coûtera,

soyez-en sûr, pour exercer votre autorité, sans la mettre jamais au service de votre égoïsme et de vos caprices. Le sacrifice est au fond de tout devoir bien rempli, mais savoir se renoncer, n'est-ce pas la vraie grandeur? n'est-ce pas ce qu'il faut apprendre à tout prix? Comme disait Lacordaire dont vous aimez l'ardente parole: Si vous voulez connaître la valeur d'un homme, mettez-le à l'épreuve, et s'il ne vous rend pas le son du sacrifice, quelle que soit la pourpre qui le couvre, détournez la tête et passez.

Mon cher Maurice, j'ai fini. Comme vous voyez, je vous ai parlé avec une liberté grande; mais je m'y crois doublement autorisé, d'abord parce que vous êtes le fils de mon meilleur ami, et ensuite, parce que vous voulez être le mien.

Mes hommages à Mademoiselle Darville. Puisqu'elle doit venir, pourquoi ne l'accompagneriez-vous pas? Vous en avez ma cordiale invitation et les vacances sont proches. A bientôt. Je m'en vais rejoindre ma fille qui m'attend. Ah! si je pouvais, en vous serrant sur mon cœur, vous donner l'amour que je voudrais que vous eussiez pour elle.

Maurice Darville à Charles de Montbrun.

Jamais je ne pourrai m'acquitter envers vous; mais je vous promets de la rendre heureuse, je vous promets que vous serez content de moi. Il y a dans votre virile parole quelque chose qui m'atteint au dedans; vous savez vous emparer du côté généreux de la nature humaine, et encore une fois vous serez content de moi. Que vous avez bien fait de ne vous reposer sur personne du soin de former votre fille. Aucune éducation ne vaudra jamais l'éducation faite par une profonde tendresse dans une mâle vertu.

Quant à votre invitation je l'accepte avec transport, et pourtant, il me semble, que vous me verrez arriver sans plaisir. Mais vous avez l'âme généreuse et j'aurai toujours pour vous les sentiments du plus tendre fils.

Non, je n'aurais pas ce triste courage de mettre une main souillée dans la sienne.

LAURE CONAN.

(A continuer.)

Essai sur la littérature allemande. ⁽¹⁾

Suite (2)

IV

Jean Christophe Frédéric Schiller naquit à Marbach, dans le Wurtemberg. Son père était barbier-chirurgien, puis devint capitaine de recrutement. Le jeune Schiller aurait voulu se faire ministre de l'Évangile, mais les vocations n'étaient pas libres dans le Wurtemberg. Le duc obligea ses parents à le faire entrer à l'académie militaire de Stuttgart. Cette école renfermait toute espèce de cours; le droit, la médecine s'y mêlaient à l'étude des humanités, le tout dominé par des exercices militaires calqués sur ceux de la Prusse. Après avoir étudié le droit, Schiller se décida pour la chirurgie et quitta l'école avec le titre de chirurgien militaire. Mais ses études techniques n'étaient pour ainsi dire qu'un rideau derrière lequel se développait sa passion pour les lettres et son génie dramatique. Avant même de quitter l'école, il avait composé un grand drame, intitulé *Les Brigands*, dont la lecture avait transporté ses camarades et provoqué dans ces jeunes têtes une fermentation fiévreuse. Schiller, une fois libre, la publia, mais sans oser y mettre son nom. Le directeur du théâtre de Mannheim ayant remarqué cette pièce, la fit jouer sur la scène, et l'auteur assista incognito sans avoir osé se trahir, à la représentation. Le succès fut immense, et le nom de l'auteur fut bientôt divulgué. Mais un détail piquant, c'est que cette gloire précoce attira à Schiller une véritable persécution. Le duc de Wurtemberg fut mécontent qu'un chirurgien de son armée composât des pièces de théâtre et fit défendre à Schiller

(1) Cette étude a été donnée en conférence à l'Université Laval de Québec, au printemps de 1880.

(2) Voir les livraisons de janvier, février, mars et avril 1881.

sous peine de prison, de publier autre chose que des traités de médecine. Schiller, ayant correspondu secrètement avec le directeur du théâtre de Mannheim, subit une détention de quinze jours. Pour recouvrer son indépendance, il dut s'échapper comme un malfaiteur, à pied et par des chemins détournés.

Le drame des *Brigands* est une des productions les plus singulières de la fin du XVIIIe siècle. L'effet de la pièce consiste à mettre en opposition la société avec une caverne de voleurs, et à donner l'avantage à celle-ci. On le voit, c'est un progrès sur la philosophie française, qui préférerait seulement les paysans aux gens du monde, et les Sauvages à l'homme civilisé. Dans la pièce de Schiller, le héros, Charles Moor, est un brigand qui se pose hardiment en face de l'ordre social, lui fait la morale, dénonce sa corruption, ses iniquités, et se charge de le corriger, de le ramener vers l'innocence primitive en détroussant les voyageurs sur les grands chemins. "Voyez-vous, dit-il, ces quatre diamants que je porte au doigt? Celui-ci, je l'ai pris de la main d'un ministre que j'abattis à la chasse aux pieds de son prince; il avait, de la lie du peuple, gravi jusqu'au rang suprême de premier favori. Les larmes de l'orphelin l'avaient élevé. Le diamant, je l'ai pris à la main d'un conseiller de finances qui vendait les honneurs, les emplois, et repoussait le patriote affligé," etc.

Charles Moor est humain, généreux, donne sa part de butin à des orphelins, ou l'emploie à payer les études d'étudiants pauvres. Mais il est sans pitié pour les oppresseurs du peuple, les accapareurs, les usuriers.

Le brigand philosophe et justicier, est le fils d'un puissant baron; mais des folies de jeunesse, exploitées par son frère Franz, ont indisposé son père contre lui. Ce Franz est le mauvais génie de la pièce; comme il n'est pas brigand, et qu'il représente au contraire la société conventionnelle, l'auteur en a fait un scélérat accompli. Non content d'avoir calomnié Charles pour le faire deshériter, et usurper son droit d'aînesse, il veut lui ravir sa fiancée Amélie, qui vivait auprès de leur père. Plongé dans le désespoir, Charles Moor prend les armes, et, à la tête d'une troupe de brigands, il se

venge par le meurtre et le pillage des injustices dont il a souffert.

Mais au milieu de sa vie aventureuse, les regrets et les souvenirs de son enfance viennent le poursuivre. " O jours " paisibles ! château de mon père, vertes et romantiques " vallées, paradis de mon enfance, ne reviendrez-vous ja- " mais ? Jamais votre souffle délicieux ne rafraîchira-t-il ma " brûlante poitrine ? Prends le deuil avec moi, nature ; c'en " est fait sans retour."

Puis il s'abandonne à un morne désespoir, et, s'adressant à son pistolet : " Clé redoutable, dit-il, qui fermeras der- " rière moi la prison de la vie et m'ouvriras les verroux de " la nuit éternelle, dis-moi, dis-moi où tu vas me conduire. " Regarde, l'humanité succombe à cette idée, et l'imagina- " tion, ce singe malicieux des sens, fait passer devant nous " les ombres bizarres qu'enfante notre crédulité. Que m'im- " porte la mort, pourvu que j'emporte mon *moi* : les choses " extérieures ne forment que l'enveloppe de l'homme. Je " suis, moi-même, mon ciel et mon enfer."

Cependant, Franz, trouvant que son père est trop lent à mourir, l'enferme dans une tour et lui inflige le supplice d'Ugolin.

Charles découvre le vieillard au fond de sa prison et jure de le venger. Le château du parricide est pris d'assaut par la bande vengeresse. L'infâme Franz devance cette justice expéditive en s'étranglant avec le galon de son chapeau. Charles Moor, ne pouvant épouser Amélie, vu sa position de bandit qui ne constitue pas pour elle un parti sortable, lui plonge un poignard dans le cœur. Elle expire en le remerciant. Puis, se rappelant que la justice a promis mille louis d'or à celui qui le livrerait, il va se remettre lui-même entre les mains d'un père de onze enfants, qui travaille à la journée, et auquel il veut faire quelque bien !

Cette pièce, pleine d'imagination et d'ardeur juvénile, était d'un bout à l'autre un tissu d'invraisemblances et de sophismes.

Et cependant, il serait injuste de la confondre avec les pièces immorales que produisait alors la philosophie sur notre scène, telles que le *Fils naturel* ou le *Mariage de Figaro*.

L'œuvre était paradoxale, extravagante, mais elle ne tentait pas la corruption; elle avait au contraire un parfum d'illusions virginales qui la rendait vraiment séduisante. L'effet produit par les *Brigands* sur la jeunesse allemande, fut une vraie folie. On vit des hallucinés, égarés par les aberrations de Charles Moor, se faire brigands amateurs, virtuoses de banditisme, dans les forêts, dans les cavernes, pour protester contre les abus de l'ordre social. Telle est l'influence que peuvent avoir sur des esprits mal réglés les déclamations du théâtre.

Les années suivantes furent consacrées par Schiller à la composition de plusieurs drames qui, malgré de graves défauts, ont pris rang parmi les grandes productions de la scène moderne et qui sont considérés en Allemagne comme classiques.

Le premier en date fut la *Conjuration de Fiesque*, joué à Mannheim en 1783, pièce imprégnée des sentiments républicains alors à la mode et popularisés par les tragédies d'Alfieri. Quelques années après, il écrivit *Louise Müller*, drame bourgeois, sentimental, où l'on trouve tous les éléments du mélodrame, puis *Don Carlos*, drame historique, rempli de déclamations et de tirades sur la liberté, les devoirs des rois, les droits des peuples, l'essence criminelle de la tyrannie. Dans cette dernière pièce, on sent l'imminence de cette révolution qui va bouleverser l'Europe et faire écrouler les trônes. A la veille de cet embrasement, il est intéressant de voir les illusions bucoliques des philosophes personnifiées dans un jeune rêveur, le marquis de Posa, qui fait à Philippe II de longues et compendieuses dissertations sur la tolérance et le perfectionnement des sociétés. Philippe II l'écoute avec déférence; on voit le moment où le fameux despote va se convertir aux idées modernes, prendre Posa pour ministre, et lui confier la formation d'un cabinet libéral. Mais il se détermine à le faire assassiner traîtreusement; un coup de pistolet tiré sur Posa derrière la coulisse replonge l'Espagne dans l'absolutisme pour plus de deux siècles.

Tous ces ouvrages sont inspirés par les idées et les aspirations réformatrices dont les esprits étaient alors obsédés. Ce

n'étaient partout que plans de rénovations, berquinades politiques, utopies ; il semblait si facile de gouverner les hommes, de les rendre bons et heureux ! Seuls les rois, les despotes avaient détourné la nature humaine de sa voie, seuls ils faisaient obstacle au bonheur public. Les princes eux-mêmes en convenaient, et, pour se réconcilier avec le genre humain, s'enrôlaient parmi les démolisseurs. Au milieu de cette effervescence éclate la Révolution française ; un immense déchirement se fait dans le monde et dans les esprits. Les illusions tombent, les mirages arcadiens se dissipent et font place à l'horreur ou à l'épouvante. Les rêveurs généreux se détournent du jacobinisme, et répudient toute affinité avec l'œuvre révolutionnaire. Cette transformation eut lieu chez Schiller, bien que la convention nationale lui eut décerné le titre de citoyen français, sans doute à cause des théories agressives étalées dans les *Brigands* et dans *Don Carlos*. Il voulait défendre Louis XVI quand le malheureux prince fut mis en jugement ; il eut même la pensée de venir à Paris pour offrir son concours à Malesherbes et à de Sèzes, défenseurs du roi. Dans une poésie fugitive, intitulée *l'Idéal*, il dépeint avec une sincérité touchante l'évanouissement des chimères brillantes qui séduirent sa jeunesse :

“ Tu veux donc, infidèle te séparer de moi, avec tes douces illusions, tes peines et tes plaisirs ? Rien ne peut arrêter ta fuite, ô temps doré de ma jeunesse ! C'est en vain que je te rappelle ; tu cours précipiter tes ondes dans la mer de l'éternité.

“ Ils ont pâli, ces gais rayons qui éclairaient mes pas ; elles se sont évanouies, ces brillantes chimères qui remplissaient le vide de mon âme ; je ne crois plus aux songes que mon sommeil m'offrait si beaux, si divins ; la froide réalité les a frappés de mort....

“ Alors, tout un monde s'agitait dans ma poitrine, impatient de se produire au jour par l'action, par la parole, par les images et par les chants. Combien ce monde me parut grand, tant qu'il resta caché comme une fleur dans son bouton. Mais que cette fleur s'est peu épanouie, et que ce qui est sorti m'a paru chétif et misérable !

“ Comme il s'élançait, le jeune homme, insouciant et léger, dans la carrière de la vie ! Heureux de ses beaux rêves, libre encore d'inquiétudes, l'espérance l'emportait aux cieux ; il n'était pas de hauteur, de distance que ses ailes ne pussent franchir !...

“ De toute cette suite brillante, quelles sont les deux divinités qui me demeurent fidèles, qui me prodiguent encore leurs consolations et m'accompagneront jusqu'à ma dernière demeure ? C'est toi,

“ tendre amitié, dont la main guérit toutes les blessures, toi qui partages avec moi le fardeau de la vie, toi que j’ai cherché de si bonne heure, et qu’enfin j’ai trouvé !

“ C’est toi aussi, bienfaisante étude, toi qui calmes les orages de l’âme, qui crées difficilement, mais ne détruis jamais ; toi, qui n’ajoutes à l’édifice éternel qu’un grain de sable, mais qui sais dérober au temps avare des minutes, des jours et des années ! ”

Vers cette époque un grand apaisement s’était fait dans l’âme passionnée de Schiller : sa position matérielle s’était améliorée ; il avait obtenu, grâce à la protection de son ami Goethe, une chaire à l’université d’Iéna. Il avait épousé une jeune fille du caractère le plus noble, d’un esprit élevé, distinguée par sa famille, ses alliances, et goûtait auprès d’elle un profond bonheur. Cette sérénité respire dans ses poésies lyriques qui sont des modèles d’élévation, de pureté, de charme littéraire, et souvent même de force dramatique. La plupart sont connues dans le monde entier, traduites dans toutes les langues, souvent même par de grands poètes ; des artistes éminents les ont prises pour sujets de tableaux ou de gravures charmantes. Les plus fameuses sont le *Chevalier de Toggenbourg*, les *Dieux de la Grèce*, l’*Anneau de Polycrate*, la *Cloche*, le *Plongeur*.

La *Cloche* est plutôt un petit poème qu’une pièce de vers. Le sujet est la fonte d’une cloche ; le personnage unique est maître-fondeur qui tantôt expose les procédés qu’il faut employer pour bien conduire l’opération, tantôt interrompt ses préceptes par des réflexions philosophiques, des tableaux, des descriptions, en sorte que le style est à la fois lyrique et dramatique. Cette forme était une conception entièrement nouvelle, sans modèle ni dans l’antiquité, ni dans les temps modernes.

“ Les strophes en refrain, dit madame de Staël, expriment le travail qui se fait dans la forge, et entre chacune de ces strophes, il y a des vers ravissants sur les circonstances solennelles ou sur les événements extraordinaires annoncés par les cloches, tels que la naissance, le mariage, la mort, l’incendie, la révolte Il est impossible d’imiter noblement en français les strophes en petits vers, composées de mots dont le son bizarre et précipité semble faire entendre les coups redoublés et les pas rapides des ouvriers qui dirigent la lave brûlante de l’airain. Peut-on avoir l’idée d’un poème de ce genre par une traduction en prose ? C’est lire la musique au lieu de l’entendre L’originalité de ce poème est perdue quand on le sépare de l’impression que produisent une

“ mesure de vers habilement choisie, et des rimes qui se répondent
 “ comme des échos intelligents que la pensée modifie.”

Nous allons donner une courte analyse de la *Cloche* en citant les principaux passages de l'habile traduction en vers qu'en a faite Emile Deschamps.

Voici le jour de la coulée, attendu avec tant d'impatience, Tout est prêt; à notre important travail associons des discours et des pensées sérieuses; réfléchissons à la portée de notre œuvre. “ Allumez-donc le feu, que la flamme pétille, que le cuivre s'allie à l'étain.” Du sommet de sa tour, la cloche résonnera au loin, soit pour annoncer la mort, soit pour réunir les fidèles autour de l'autel. Cependant la masse métallique frémit: laissez le feu purifier la matière pour que la voix du bronze soit elle-même pure et sonore.

La cloche annonce au jour, avec des chants joyeux
 L'enfant dont le sommeil enveloppe les yeux.
 Qu'il repose..... pour lui, tristes ou fortunées
 Dans l'avenir aussi donnent les destinées.
 Mais sa mère, épiant un sourire adoré
 Veille amoureusement sur son matin doré,
 Hélas! le temps s'envole et les ans se succèdent.....
 Déjà l'adolescent, que mille vœux possèdent,
 Tremaille, et de ses sœurs quittant les chastes jeux
 S'élançe impatient vers un monde orageux.
 Pèlerin engagé dans ses trompeuses voies,
 Qu'il a connu bientôt le néant de ses joies!
 Il revient étranger au hameau paternel,
 Et devant ses regards, comme un ange du ciel,
 Apparaît dans la fleur de sa grâce innocente,
 Les yeux demi-baissés, la vierge rougissante.
 Alors un trouble ardent qu'il ne s'explique pas
 S'empare du jeune homme. Il égare ses pas,
 Cherche les bois déserts et les lointains rivages,
 Et, de ses compagnons fuyant les rangs sauvages,
 Aux traces de la vierge il s'attache, et rêveur,
 Adore d'un salut la douteuse faveur.
 Des aveux qu'il médite il s'enivre lui-même;
 Aux nuages, aux vents, il dit cent fois qu'il aime.
 Sa main aux prés fleuris demande chaque jour
 Ce qu'ils ont de plus beau pour parer son amour.
 Son cœur s'ouvre au désir, et ses rêves complices
 Du ciel anticipé connaissent les délices.
 Hélas! dans sa fraîcheur que n'est-elle toujours
 Cette jeune saison des premières amours?

Pour reconnaître si les métaux se sont heureusement combinés, plongez dans la masse en fusion un rameau de bois vert: de son aspect vous tirerez un présage infallible.

La cloche appelle à l'église les fiancés. Hélas! Ce beau jour du mariage est le dernier du printemps de la vie:

aussitôt commencent pour le père une lourde responsabilité : les travaux sérieux, les préoccupations ; pour la mère les soucis du ménage, de l'éducation des enfants. Mais aussi le père peut avec joie contempler ses arbres chargés de fruits mûrissants, ses greniers regorgeant des dernières moissons, en un mot le tableau de sa fortune prospère. Qu'il n'en ait pas trop d'orgueil, nul n'est à l'abri des coups du sort.

Le rameau nous annonce que le métal est prêt pour la coulée. Prions donc Dieu de bénir notre ouvrage, puis ouvrons un passage au bronze en fusion : voyez-le s'élaner en flots ardents.

Bienfaisante est la puissance du feu quand l'homme la contient et la dirige ; mais, malheur ! quand elle brise ses liens et s'élanche par les cités en dévorant tout sur son passage.

Entendez-vous des tours bourdonner le Effroi ?
 A la rougeur du ciel, le peuple avec effroi
 L'interroge.—Au milieu des noirs flots de fumée
 S'élève, en tournoyant, la colonne enflammée.
 L'incendie, étendant sa rapide vigueur,
 Du front des bâtiments sillonne la longueur.
 L'air s'embrase, pareil aux gueules des fournaies ;
 La lourde poutre craque et se dissout en braises ;
 Les portes, les balcons s'écroulent..... plus d'abris ;
 Les enfants sont en pleurs sur les seuils en débris.
 Les mères, le sein nu, comme de pâles ombres ;
 Courent ; les animaux hurlent sous les décombres ;
 Tout meurt, tombe ou s'enfuit par de brûlants chemins.

Partout la flamme a triomphé, il ne reste plus que des pans de murailles noircis. Le père de famille compte les têtes qui lui sont chères : pas une ne manque, il remercie le ciel de l'avoir préservé d'un malheur plus grand.

Le métal que la terre enferme
 A comblé le moule. Ah ! du moins
 L'œuvre arrivé pur à son terme
 Payera-t-il notre art et nos soins ?
 Mais si l'enveloppe fragile
 Rompait sous le bronze enflammé !.....
 Peut-être dans la sombre argile
 Le mal est déjà consommé !

La cloche sonne un glas funèbre ; ses tristes tintements accompagnent un voyageur sur son dernier chemin ; la Mort vient d'arracher la mère à ses enfants. Elle dort sous le gazon et bientôt l'étrangère règnera sans amour sur sa famille.

Sous la forêt où glisse une pâle lumière,
 O voyageur, hâtez vos pas vers la chaumière ;
 L'Angelus des hameaux retentit dans les airs ;
 Le filet allongé pend sur les flots déserts.
 L'agneau devant les chiens vers le bercail se sauve.
 Le troupeau des grands bœufs, au front large, au poil fauve,
 S'arrache en mugissant aux délices des prés ;
 Et s'avance, couvert de festons diaprés,
 Le lourd char des moissons, criant sous l'abondance ;
 Et les gais moissonneurs s'échappent vers la dance.

Le métal est refroidi ; brisez le moule et que la cloche
 apparaisse aux yeux surpris de la foule.

Ah ! malheur, lorsqu'au sein des Etats menacés,
 Des germes factieux fermentent amassés,
 Et que le peuple enfin, las de sa longue enfance,
 S'empare avec fureur de sa propre défense !
 Aux cordes de la cloche, alors, en rugissant,
 Se suspend la révolte aux bras ivres de sang.
 L'airain qu'au Dieu de paix la piété consacré
 Sonne un affreux signal de guerre et de massacre.
 Un cri de toutes parts s'élève : Egalité !
 Liberté ! Chacun s'arme ou fuit épouvanté !
 La ville se remplit ; hurlant des chants infâmes
 Des troupes d'assassins la parcourent ; les femmes
 Avec les dents du tigre insultent sans pitié
 Le cœur de l'ennemi déjà mort à moitié.

.....
 Oh ! ne prodiguons point, par un jeu criminel,
 Les célestes clartés à l'aveugle éternel ;
 Leur flambeau l'aide au mal, et d'une main hardie.
 Au lieu de la lumière il répand l'incendie !

Assemblons-nous, cherchons un nom gracieux pour la
 cloche et donnons-lui le baptême ; qu'elle monte dans sa
 tour et que balancée dans les airs, elle nous rappelle de sa
 voix joyeuse ou plaintive que la vie est mêlée de plaisirs et
 de peines ; qu'elle nous mesure le temps, qu'elle nous en-
 seigne nos devoirs. Mais puisse son premier accent nous
 amener la Paix.

Enfin, pour terminer cet exposé de la première partie de
 la carrière littéraire de Schiller, nous donnons une traduc-
 tion libre de la saisissante ballade du *Plongeur* :

A toi, Charybde, à toi ! dans ton gouffre écumant,
 Je jette cette coupe où l'or pur étincelle :
 Qui donc, pour acquérir une coupe si belle,
 Bravera l'humide élément ?

Ainsi parlait un roi, d'humeur aventureuse,
 Entouré de sa cour de ses nombreux vassaux :
 Et sa prodigue main a lancé dans les eaux
 La récompense périlleuse.

Les grands ont applaudi : le peuple murmurait,
 Quand un jeune vassal se présente intrépide :
 Il quitte son manteau, puis d'un élan rapide
 Se précipite et disparaît.

L'onde aussitôt mugit, écume et tourbillonne ;
 Elle fouette en sifflant la cime du rocher,
 Et, par mille ruisseaux, elle court s'épancher
 Autour du roc qu'elle sillonne.

“ Vassaux, retirez-vous, dit le roi, je le veux ! ”
 Et, désertant les bords de la roche fumante,
 Le peuple épouvanté d'une telle tourmente
 Vers les cieux élève ses vœux.

Tout à coup, ô surprise, ô succès incroyable !
 Sur le dos de la vague apparaît le plongeur ;
 Il tient en main la coupe, et fend, d'un bras vainqueur,
 Le flot jusqu'à lors indomptable.

Mille cris d'allégresse ont remplacé l'effroi.
 Le plongeur cependant a gagné le rivage ;
 Essayant le limon qui couvre son visage,
 Il vient tomber aux pieds du roi.

Le prince fait un signe à son aimable fille ;
 Elle remplit la coupe, et, baissant ses beaux yeux,
 Offre d'un air timide au jeune audacieux
 Un vin dont la sève pétile.

Ce nectar du plongeur a ranimé les sens ;
 “ Vive ! vive le roi ! je suis hors de l'abîme !
 Ah ! qu'ils ont eu de peine à quitter leur victime
 Ces monstres cent fois renaissants !

Tantôt m'enveloppant de son filet immonde,
 Le polype aux cent bras m'attirait près de lui ;
 Et je me débatais, sans secours, sans appui,
 J'allais périr, si près du monde !

Tantôt d'affreux requins, à ma trace acharnés,
 Me poursuivaient partout dans ce gouffre terrible ;
 Et par les mêmes flots, ô souvenir horrible !
 Souvent nous étions entraînés.

Non, quand on m'offrirait les trésors d'un empire ;
 Quand je verrais briller tout l'or de l'univers !
 Jamais !... deux fois vivant revient-on des enfers.”
 Il dit... la princesse soupire.

Mais le roi jette encor le don qu'il a repris :
 “ Vois ma fille, dit-il, elle est jeune, elle est belle !
 Une seconde fois, plonge pour l'amour d'elle :
 Sa main, vassal, est à ce prix.”

A ce nouveau défi, la princesse est tremblante ;
 Et ses regards muets ont décelé son cœur...
 Soudain a retenti la chute du plongeur,
 Que suit un long cri d'épouvante.

Longtemps on observa le flux et le reflux ;
 On attendit longtemps les yeux fixés sur l'onde :
 Le jour baissa, finit, puis vint la nuit profonde...
 Le plongeur ne reparut plus :

CAUSERIE MUSICALE.

L'ORGUE.—*Suite.* (1)

Des orgues puissantes.

Il faut distinguer dans l'orgue deux genres de puissance : la puissance de sonorité et la puissance de caractère.

On obtient la première par l'exagération de la sonorité, l'usage disproportionné des jeux tapageurs et aigus, la seconde résulte d'un nombre suffisant de jeux bien nourris, de timbres et de régistres bien équilibrés, fusion harmonieuse remarquable, moins par l'intensité du son que par la plénitude et l'ampleur de ses effets.

Nous conviendrons d'appeler les orgues appartenant à la première catégorie : des orgues fortes et les orgues de la seconde : des orgues puissantes.

Le vulgaire s'extasie volontiers sur le rôle d'un *bombarde* à haute pression et des flûtes déchirantes comme des sifflets de locomotive, de même qu'il met au premier rang des organistes celui qui *sait* jouer toujours *fort*, car au vulgaire il faut des sensations pour lui tenir lieu de sentiment, et le bruit pour le bruit, même quand il n'exprime rien du tout, sera toujours pour son oreille l'harmonie la plus agréable, la seule et la plus haute expression de l'art.

L'homme de goût lui préférera l'*orgue puissant*, non pas seulement à cause de sa puissance, mais parce que cette puissance offre un élément de plus de contraste, de variété, d'émotion ; aussi l'organiste qui sait alternativement et à propos tirer parti de toutes les ressources de son instrument sera-t-il pour l'amateur délicat le premier des artistes.

Pour concilier le goût populaire avec le prix de ses instruments, le facteur qui fait de son art un métier, ne manquera pas d'accroître l'âpreté métallique de ses anches et le nombre de ses régistres les plus bruyants, d'outrer surtout

(1) Voir la livraison de mai.

la pression de la soufflerie, (1) vacarme peu dispendieux dont le coût se réduit (admirez la *puissance* de certaines orgues !) à l'addition sur les soufflets de quelques briques ou fragments de vieux poêles.

En vain le facteur consciencieux réclamera-t-il une régis-tration moins économique, sans doute, mais plus complète et mieux proportionnée, on lui objectera qu'un *tel fait des orgues tout aussi forts et à meilleur marché* ; ainsi le pauvre facteur se trouvera placé dans l'alternative, ou d'entreprendre une concurrence ruineuse, ou de recourir lui aussi à *des souffleries à haute pression*, s'il ne veut voir ses instruments placés sur un pied d'infériorité.

Ni le goût ni la pensée musicale ne justifie l'exagération de la sonorité. Est-elle plus conforme à la pensée religieuse ?

Il est admis que le chant, comme expression des divers mouvements de l'âme, l'emporte sur la musique intrumentale, aussi les instruments ayant été destinés à accompagner la voix de l'homme se sont-ils réglés sur ce type, ce modèle admirable émané du Divin Facteur.

Le plus complet de tous, l'orgue, malgré sa simplicité primitive représentait assez bien déjà dans le mélange de ses jeux l'ensemble d'un chœur de voix pour exciter l'admiration de Baudry, archevêque de Dol, en Bretagne : " J'ai vu, disait ce prélat, un orgue animé par des soufflets, lequel mariait si bien les notes aiguës, moyennes et graves, qu'on les eût prises pour des voix concertantes." (2)

Les perfectionnements de l'orgue moderne ne l'ont pas, que nous sachions, soustrait à sa destination, laquelle est, non d'étonner, d'amuser les fidèles, mais de soutenir le chant ecclésiastique ou d'y suppléer au besoin. Or, pour rester religieux et catholique, l'orgue ne doit-il pas s'harmoniser avec le chant de l'Église, en conserver l'expression, l'âme, le caractère qui est l'unité, l'onction, la suavité ? La

[1] La pression normale du vent est déterminée au moyen de l'anémomètre, sorte de siphon pourvu de degrés, et que l'on applique à l'un des trous du sommet. Le vent fait monter le liquide contenu dans l'anémomètre jusqu'à un degré voulu. La pression pour une chapelle est de 76 à 80 millimètres et pour une vaste église de 80 à 85." Reignier.

[2] *Graves, acutos et medios unius voces, ut quidam concinentium chorus putaretur.* Lettre adressée aux moines de Fécamp.

suavité surtout, telle est la qualité que réclamaient dans l'exécution du chant ecclésiastique les saints et les docteurs, car nous ne voyons nulle part qu'ils aient exprimé leur admiration pour les chanteurs qui exagèrent le volume de leur voix, pour ces organes qualifiés par un écrivain du moyen âge de voix de taureau, *taurinæ voces*...

Saint Augustin dit quelque part :

Suave sonantis Ecclesiæ tunæ vocibus commotus acriter. Et saint Bernard : *Sunt multi qui suavitate psalmodiarum compuncti peccata sua lugent*, et ailleurs : *Sic suavis sis, ut non sis levis.* Et maintenant à propos de l'orgue lui-même : " A quoi bon, " je vous prie, dit saint Elrède, cette masse terrible de vent, " vomie par des soufflets pour exprimer plutôt le fracas du " tonnerre que la *suavité* de la voix." (1)

Que nos orgues soient donc suaves comme nos voix réunies, que depuis le murmure du bourdon jusqu'à l'éclat tempéré de la trompette, tous leurs registres nous offrent une gradation bien ménagée de timbres et de force où viendront se fondre une teinte de gravité sourde et le tranchant délicat d'un petit nombre de registres aigus.

Tel sera l'orgue religieux, l'instrument catholique, complètement de nos voix.

Du Devis. — L'orgue a plus ou moins subi dans ses développements l'influence de son style et de sa littérature, en ce sens que dans leurs recherches des combinaisons et des effets, les organistes et les compositeurs se sont inspirés des ressources connues pour en inspirer à leur tour de nouvelles. A compter de J. S. Bach surtout la régulation et le mécanisme de l'orgue, ont été enrichis d'une grande variété d'effets et de combinaisons dues aux exigences symphoniques toujours croissantes des compositeurs qui ont succédé à ce grand maître.

La littérature de l'orgue depuis cette époque, doit donc, si l'on veut s'affranchir de la routine, servir de base à tout projet de construction ou de restauration d'un instrument tant soit peu considérable.

[1] Voici le texte tout entier : *Undè cessantibus jam typis et figuris, undè in Ecclesiâ tot organa, tot cymbala ? ad quid, rogo, terribilis ille folium flatus, tontirui potius fragorem quam voces exprimens suavitatem ?*

Initié à cette littérature, à l'esprit et aux traditions religieuses de l'orgue, l'organiste *praticien* (1) doit être consulté sur le choix des registres et certains détails du mécanisme d'un orgue projeté.

Associé au facteur dans la préparation du devis, leur expérience se complètera l'une par l'autre, et de ce concours devra nécessairement résulter une garantie de plus pour les fabriques.

Les mécanismes ingrats, les claviers incomplets et mal disposés, les demi jeux, les timbres d'un contraste presque nul, ou impropres à rendre, même approximativement, la régistration prescrite par l'auteur : toutes ces déficiences et bien d'autres encore ne tarderaient pas à disparaître, si le plus grand nombre des devis importants n'étaient pas laissés exclusivement à l'arbitraire de certains facteurs, ou à quelques dilettantes dont toute la science se résume à des réminiscences d'opéra et de musique de piano.

Comme l'organiste au fait des exigences de la musique sérieuse ne se trouve pas toujours sous la main, qu'il pourrait du reste ne pas communiquer gratuitement le fruit de son expérience, je donne ici quatre nomenclatures de registres pouvant servir de base à quelque devis futur.

Les jeux marqués d'un astérisque ne sont pas indispensables à l'effet de l'ensemble, leur choix dépendra du goût, des finances des intéressés, de l'absence d'autres jeux auxquels ils pourraient être substitués, etc.

No 1—Petit 8 pieds à un seul manuel et pédalier.

* Trompette ou hautbois.....	8	pieds	56	tuyaux,	métal
* Flute harmonique	4	"	56	"	"
Prestant.....	4	"	56	"	"
Dulciane	8	"	56	"	"
Bourdon	8	"	56	"	bois
* Viola di Gamba.....	8	"	56	"	métal
Principal.....	8	"	56	"	"

PÉDALIER.

Bourdon	16	pieds	30	tuyaux	bois
Régistre-tirasse : Réunion des pédales au grand orgue.					

[1] Je dis *praticien* pour le distinguer des amateurs et des organistes d'occasion ou de ceux qui ont cessé de faire une étude sérieuse sur leur instrument.

Imitation de tuyaux dans la façade du buffet, et tous les jeux seront enfermés dans une boîte à expression.

No. 2.—Petit 8 pieds en montre à deux manuels et pédalier.

RÉCIT.

* Hautbois.....	8	56	tuyaux, métal
Viola.....	4	56	“ “
Salicional	8	56	“ métal et bois
Clarabelle	8	56	“ bois
* Principal	8	56	“ métal et bois
Trémolo.			

Grand orgue.

* Trompette.....	8	56	tuyaux, métal.
* Cornet.....	3	168	“ “
Doublette.....	2	56	“ “
Prestant.....	4	56	“ “
Bourdon	8	56	“ bois.
Dulciaane	8	56	“ métal.
Montre.....	8	56	“ “

Pédalier.

Bourdon	16	30	tuyaux, bois.
* Violon	8	30	“ bois ou mét.
Registres-tirasses : Réunion d 1 Grd orgue au Récit.			
“ des Pédales au Gd orgue.			
“ des Pédales au Récit.			

No. 3.—Moyen 8 pds en montre à deux manuels et pédalier.

RÉCIT.

* Trompette	8	56	tuyaux, métal.
Hautbois..	8	56	“ “
* Cornet à.....	3	168	“ “
* Piccolo	2	56	“ “
Violina.....	4	56	“ “
Flute	4	56	“ bois.
Viola di gamba	8	56	“ métal.
Bourdon	8	56	“ bois.
* Gemshorn.....	8	56	“ métal.
Fugara	8	56	“ “
* Bourdon.....	16	56	“ bois.
Trémolo.			

Grand Ordre.

* Clairon	4	pieds,	56	tuyaux,	métal.
Trompette	8	"	56	"	"
Mixture à	5	rangs	280.	"	"
Doublette.....	2	pieds,	56	"	"
Flute harmonique	4	"	56	"	"
Prestant	4	"	56	"	"
Dulciane.....	8	"	56	"	"
Clarabelle	8	"	56	"	bois.
* Salicional	8	"	56	"	métal.
* Principal.....	8	"	56	"	"
Montre	8	"	56	"	"
Flute traversière.....	8	"	56.	"	bois.
* Bourdon	16	"	56	"	"

PÉDALIER.

Violon	8	pieds,	30	tuyaux	métal.
Bourdon	16	"	30	"	bois.
Subbasse ouverte.....	16	"	30	"	"

Régistres tirasses : les mêmes que pour le précédent.

No. 4.—Grand 16 pieds en montre à trois manuels et Pédalier.

RÉCIT.

Trompette	8	pieds,	56	tuyaux,	métal.
* Voix humaine.....	8	"	56	"	"
Hautbois	8	"	56	"	"
Cornet à	3	rangs	168	"	"
Doublette	2	pieds,	56	"	"
Viola	4	"	56	"	"
Flute	4	"	56	"	bois.
Salicional	8	"	56	"	métal.
Clarabelle.....	8	"	56	"	bois.
* Keraulophon	8	"	56	"	métal.
Principal.....	8	"	56	"	"
Bourdon	16	"	56	"	bois.
Trémolo.					

Grand Orgue.

Clairon.....	4	pieds,	56	tuyaux,	métal.
Trompette.....	8	"	56	"	"
* Pausone.....	16	"	56	"	"

Mixture à.....	5 rangs	280	“	“
Doublette	2 pieds,	56	“	“
Nazard.....	2½ “	56	“	“
Prestant.....	4 “	56	“	“
Flute harmonique.....	4 “	56	“	“
Flute traversière.....	8 “	56	“	bois.
Bourdon ..	8 “	56	“	“
Viola di gamba.....	8 “	56	“	métal.
Gemshorn	8 “	56	“	“
Principal	8 “	56	“	“
Montre.....	8 “	56	“	“
Montre.....	16 “	56	“	“

Positif.

<i>Cromorne</i>	8 pieds,	44 tuyaux,	métal.
* <i>Cor anglais</i>	8 “	56	“
Flute ouverte.....	4 “	56	bois.
Flute harm. ou Melodia..	8 “	56	métal.
* Voix céleste.....	8 “	56	“
Dulciane	8 “	56	“
* Quintaton	8 “	56	“
Lieblich Gedact.....	8 “	56	bois

Pédalier.

<i>Trompette</i>	8 pieds,	30 tuyaux,	métal.
* <i>Basson</i> ..	16 “	30	“
Violon	8 “	30	“
* Mixture.....	5 rangs	150	“
Quinte	10 pieds,	30	bois.
* Violoncelle.....	16 “	30	bois ou métal.
Bourdon	16 “	30	bois.
Subbasse	16 “	30	“

Régistres-tirasse : 1^o Grand orgue au Récit ; 2^o Positif au Récit ; 3^o Pédales au grand orgue ; 4^o Pédales au Récit ; 5^o Pédales au Positif.

Pédales de combinaisons ; Quel que soit leur nombre ou les dimensions de l'orgue, la pédale tirant tous les jeux du grand orgue réunira le récit et le pédalier et ajoutera les jeux de ces deux claviers. Toute pédale réduisant la régistation du grand orgue, désunira les claviers, et réduira proportionnellement le nombre des jeux de pédalier.—(A continuer.)

R. O. PELLETIER.

REVUE POLITIQUE

La politique est en vacance.

Les ministres sont en promenade, au loin ; les rédacteurs de journaux profitent du calme pour prendre quelque repos ; les journaux de l'opposition, réputés infatigables dans l'univers constitutionnel, sentent eux-mêmes se ralentir leur ardeur et s'éteindre leur verve. Le soleil de juillet émousse bien des courages.

Ce calme plat dont Ottawa jouit depuis deux ou trois mois ne règne à Québec que depuis la fin de juin. La session tenait encore le public en éveil, malgré beaucoup de déceptions. La majorité ministérielle se balançait entre huit et dix voix,—chiffre élevé dans une Chambre élue sous un ministère opposé.

Les derniers jours de la session n'ont été marqués par aucune mesure importante. Un projet de loi sur l'éducation arrivant à la dernière heure, a dû être retiré devant de graves protestations ; il contenait des clauses voilées dont la stricte interprétation légale nous aurait conduits bien loin,—là où nous ne voulons pas aller. Il est assez curieux que, depuis quelques années, les projets de loi concernant l'éducation ne tombent entre les mains des députés qu'à la fin des sessions, c'est-à-dire dans un moment où la législation se fait à la hâte, sans étude préalable et sans discussion sérieuse. Le public ne sait que de telles mesures sont présentées qu'en apprenant qu'elles ont subi leur seconde ou même leur troisième lecture. Les journaux, pris à l'improviste, n'ont que le temps d'en signaler les phases qui se succèdent avec une rapidité démesurée. Quelle est la raison de cette précipitation ? Pourquoi ces projets de loi—les plus importants par leur objet qu'une législature ait à discuter—ne sont-ils pas imprimés dès le commencement des sessions et distribués aux députés, aux journaux, aux corps enseignants et au public intéressé ? S'il est un sujet sur lequel le législateur ne doit porter qu'une main prudente et mesurée, c'est bien celui de l'éducation. Il a besoin avant d'agir de faire appel à toutes ses lumières et à celles des autres ; car ce n'est pas là un sujet dans lequel il ait pleine compétence. Le gouvernement a sagement agi, dans l'occasion présente, en faisant disparaître ce projet de loi.

On ne s'explique pas bien, encore, pourquoi, pendant la session qui vient de finir, on n'a pas amendé la loi concernant l'influence indue dans les élections. Aucune tentative n'a été faite dans ce sens. Dans le mois d'avril, on assurait que l'amendement serait présenté au vote des Chambres, et on indiquait même les députés qui s'étaient chargés de réveiller la question. Le silence qui a régné doit avoir une cause ; des journaux nous l'affirment ; que ne la font-ils connaître ? Ces choses ne doivent pas être plus longtemps cachées. Un journal a dit que c'est le *bill* de l'Université-Laval qui a causé cette lacune dans les travaux récents de notre législation ; et l'assertion est demeurée là sans dénégation et aussi sans plus complète démonstration. Espérons que le jour se fera.

Puisque le nom de l'Université Laval est de nouveau passé sous notre plume, disons où en est rendue la question, universitaire—notre question d'Orient. Sa Grandeur Mgr Racine, évêque de Sherbrooke, et le grand vicaire Hamel, ex-recteur de Laval, sont partis pour Rome, armés du *bill* récemment obtenu de la législature de Québec. Leur but—qu'on ne connaît que par les rumeurs—est de faire disparaître du décret pontifical concernant l'Université Laval, cette réserve au sujet de la charte civile, (*cui in nullâ re derogatum volumus*), ou plutôt de prouver, par le *bill* même qu'il n'y a aucun empêchement légal à l'établissement de la succursale et d'obtenir en conséquence de la Cour de Rome un mot, un désir, un ordre plus formel empêchant toute opposition future. Ceux qui désirent que l'enseignement universitaire catholique dans la province ne tombe pas en entier entre les mains d'une seule institution, auront de leur côté—il faut l'espérer—des délégués pour faire connaître leurs vues.

Des procédés ont été pris dans le but de faire désavouer comme inconstitutionnel la loi votée en faveur de Laval. Le ministre de la justice à Ottawa aura à se prononcer d'abord, et il est probable que la cause sera portée jusqu'en Angleterre.

Le Conseil Législatif a maintenu le cens d'éligibilité pour les députés à la législature de Québec. Nous ne saurions trop le féliciter d'avoir empêché qu'un changement aussi grave ne se fit sans préparation, sans discussion,—par surprise en un mot. Les élections générales ne sont pas éloignées, et les novateurs auront toute opportunité de proposer et de discuter un changement dont ils attendent tant de bien. Ils seraient bien en peine de trouver quelque homme éminent que la législation actuelle aurait empêché de parvenir à la représentation. Car qu'on le remarque bien ; la

preuve leur incombe. Une novation ne doit pas se faire sans raison, et c'est aux novateurs à la donner. C'est donc déplacer la question que de demander, comme argument péremptoire : "Quel bien a fait le cens d'éligibilité ?" Il faut prouver, avant de le détruire, qu'il a fait du mal, qu'il a été cause, par exemple, que des sommités politiques sont restées dans l'ombre et que le pays en a souffert. Et cette preuve n'existe pas. C'est une grave question, pleine de conséquences, les journaux doivent continuer à la discuter. Il est pour le moins étonnant que la presse conservatrice de Montréal se soit laissée emporter à blâmer le Conseil Législatif; elle a trouvé peu d'arguments pour motiver sa colère.

Signalons un incendie considérable à Joliette le 10 juillet. Environ trente-cinq maisons ont été détruites—tout un quartier de cette florissante petite ville.

Les journaliers du port à Montréal sont en grève depuis au-delà d'un mois. Ils n'ont rien obtenu, et leurs familles sont réduites au besoin. Les propriétaires de navires ont trouvé des hommes pour les prix offerts, et le trafic a eu peu à souffrir. La conduite des grévistes, d'abord modérée et digne, est devenue agressive et tumultueuse. Ils ont même tenté, le sept juillet, d'arrêter le déchargement d'un navire. La police armée les a dispersés.

Le peuple acadien se réveille; il se compte, il s'affirme. La convention de Memramcook, le vingt juillet, réunissait cinq milles acadiens, délégués des trois provinces maritimes. Sir Hector Langevin et plusieurs personnages politiques étaient présents. Nous nous intéressons aux mouvements et à la formation de ce petit peuple frère du nôtre; c'est avec joie que nous le voyons rapidement grandir, et étonner par son développement les populations qui l'entourent. Il parle notre langue; il a subi toutes nos épreuves et d'autres plus terribles encore. Aujourd'hui il est fort; le recensement va lui donner, dit-on, cent mille âmes. Il compte dans la balance politique des provinces maritimes. Au Nouveau Brunswick, il a plusieurs députés à la législature, et un représentant dans le ministère.

Le deux juillet au matin se répandit, avec la rapidité de la foudre, la rumeur qu'une tentative d'assassinat avait été commise sur la personne du président des Etats-Unis. Des dépêches confirmèrent bientôt la nouvelle, nous apprenant en même temps que la balle de l'assassin avait traversé le foie et s'était logée près de l'épine dorsale rendant l'extraction impossible.

La surprise fut grande dans tout l'univers civilisé. On

crut d'abord que la politique avait été le mobile de l'assassin, et l'espèce de comédie qui se jouait depuis quelques semaines à Albany ne contribuait pas peu à confirmer cette impression. Mais on découvrit que Charles Julius Guiteau, l'assassin, était un exalté qui avait cru rendre service à son pays en assassinant M. Garfield, et en faisant monter au fauteuil présidentiel le vice-président Arthur. Deux lettres trouvées sur sa personne indiquent qu'il n'avait pas la pleine jouissance de ses facultés mentales. Guiteau se montre très-flegmatique ; il regrette de n'avoir pas réussi à tuer le président, et il se proclame *stalwart* des *stalwarts*. Ce nom *stalwart* désigne une fraction du parti républicain opposée à Garfield.

Guiteau avait-il des complices ? L'enquête seule permettra de dire si ce fanatique *stalwart* n'a obéi qu'à l'impulsion de ses esprits troublés. Les journaux ont prétendu que Guiteau n'était pas seul au moment du crime et qu'un homme qui l'accompagnait avait réussi, dans la confusion, à prendre la fuite et à se dérober aux regards. On n'a pas retrouvé les traces de ce prétendu complice.

Ce sinistre événement a été en Europe la cause de sérieux commentaires. Chaque journal a fait des rapprochements a cherché à tirer des conclusions, à déduire des enseignements. La situation politique et sociale des Etats-Unis d'Amérique préoccupe vivement les économistes européens et les hommes à théorie. Ce peuple—type nouveau—s'est formé en dehors des règles ordinaires qui ont présidé à la naissance et au développement des autres nations, et il a atteint une grandeur et une richesse matérielle inouïe. Il ne manque pas, en conséquence, d'hommes qui, ne jugeant que par les effets immédiats, voient dans l'organisation sociale des Etats-Unis quelque chose qui approche de la perfection, le point culminant de la science des formes politiques. Les vieux peuples qui prétendent sentir encore les "entraves du passé" attribuent la prospérité matérielle de la république étoilée, aux "grandes libertés" dont jouissent ses citoyens. De là la haine persistante envers les rois et les nobles—les rois qui ne gouvernent plus et les nobles qui n'ont plus de privilèges ; de là encore l'excuse toute trouvée pour les sanglantes tourmentes de la démocratie, pour l'assassinat des rois et des empereurs. Mais voilà que la liberté à outrance,—la licence—produit de semblables fruits dans les républiques. Le vice est ailleurs que dans la forme politique ; il est dans l'éducation. La liberté de publication permet la propagation de toutes les doctrines, de toutes les théories, fussent-elles les plus subversives et les plus anti-sociales. Un homme se fanatise à la lecture de ces

produits malsains et s'en va frapper l'autorité à laquelle il attribue ses maux ! Les mêmes causes ont les mêmes effets, sur la jeune terre d'Amérique, comme ailleurs.

La comédie d'Albany—l'élection de deux sénateurs en remplacement de Conkling et de Platt—s'est continuée jusqu'au vingt-deux de juillet. Les sénateurs démissionnaires ont dû se retirer et laisser élire Lapham et Miller.

* * *

La diplomatie européenne est troublée par diverses rumeurs d'alliances entre puissantes nations. C'est la France qui en est cause ; elle ne peut faire un pas sans inquiéter l'Europe. Ses succès à Tunis ont irrité l'Italie et la Turquie et mécontenté l'Angleterre. Cette dernière avertit la république française qu'un pas vers Tripoli détruit l'équilibre européen ; et la France, pour se défendre contre les incursions arabes est forcée de porter la guerre jusque sur les confins de la dernière régence soumise au sultan de Constantinople. Bou-Amena, chef arabe, s'est mis à la tête d'une redoutable insurrection. Les cuirassés français ont même dû faire le siège de Sfax. Les troupes françaises sont entrées dans la ville après un bombardement et un combat sanglant.—Bou Amena est en déroute. Mais il ne faudrait pas croire que l'insurrection est terminée.

Les deux empereurs allemands et l'empereur moscovite auront une entrevue à Gastein vers le milieu d'août.—Qu'en résultera-t-il ?

La chambre des communes en Angleterre discute encore la loi agraire. Les députés parnellistes ont combattu la loi de toutes leurs forces. Plusieurs amendements importants ont récompensé leurs efforts.

La situation du Transvaal n'est pas encore réglée. Les Boers ne veulent pas payer d'indemnité aux résidents anglais qui ont souffert de l'insurrection.—L'Angleterre acceptera finalement toutes les conditions des Boers.

Nous ne pouvons finir sans signaler à l'attention de nos lecteurs la dernière lettre encyclique de S. S. Léon XIII. C'est un événement dans les temps présents. La doctrine de l'Eglise concernant les formes gouvernementales y est clairement définie, et il n'y a plus maintenant que les aveugles volontaires qui ne la connaîtront pas et qui la représenteront sous de fausses couleurs.

GUSTAVE LAMOTHE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

AU FOYER DE MON PRÉSBYTÈRE, *Poèmes et Chansons*, par M. l'abbé Apollinaire Gingras. Québec : A. Côté & Cie., 1881.

De la poésie..., c'est une aubaine encore assez rare, malgré le nombre de ceux qui font des vers. N'est pas toujours poète qui prétend l'être. Mais M. l'abbé Gingras est certainement au nombre des natures privilégiées qui ont reçu, en naissant, le feu sacré de la poésie. Le recueil qu'il offre aujourd'hui au public le prouve. Ce qui l'inspire, c'est en premier lieu la foi, l'amour de la religion et de l'Eglise. Le prêtre, chez M. l'abbé Gingras, ne se sépare pas du poète. Ses chants n'ont pas seulement pour but de plaire : il veut toujours *faire du bien*. Si parfois les souvenirs du foyer paternel et des joies de l'enfance, à jamais disparues, le jettent dans la mélancolie, il secoue bientôt cette tristesse, légitime pourtant, mais énervante. Il entend la voix de l'Évangile :

“ Quand on a le ciel pour patrie,
Pour famille le genre humain
La tristesse est une folie
Et l'ennui n'est qu'un fruit malsain.”

La pièce intitulée : “ Religion et Patrie, ou monseigneur de Laval,” est une des plus remarquables du recueil. La grande figure du saint prélat y est tracée de main de maître. L'inspiration y est soutenue et la forme poétique irréprochable. Nous signalerons ensuite “ Le vieux calvaire,” “ Ce que dit tout bas la lampe du sanctuaire et “ Peine inconnue, ou l'enfant mort sans baptême.” Ce dernier poème a un caractère à la fois original et touchant. Le tableau du “ comperage ” est plein de vie et d'animation ; de même que l'amère tristesse qui succède à la joie quand on découvre que l'enfant est mort avant d'avoir pu être baptisé, et l'inconsolable douleur de la mère sont rendues avec beaucoup de pathétique. Sous le titre : “ Dieu fit l'éternité pour l'amour.” nous trouvons les lignes suivantes :

“ Aimer ” n'est pas encor toute la soif suprême ;
C'est aimer et toujours posséder ce qu'on aime !
Voilà ce que tout bas rêve le cœur humain.
Mais Dieu, quand il créa, fit si bien chaque chose :
Au firmament l'étoile ; au vert buisson la rose ;
Au cœur, urne sans fond, — l'éternité sans fin.

Après Dieu, la patrie, pour notre poète. Avec quel enthousiasme il raconte la grande fête nationale du 24 juin 1880 ! Avec quel amour il décrit l'admirable panorama que l'on découvre du haut de la terrasse Frontenac !

Ma terrasse, je t'aime ! et si l'on veut sourire,
Voici tout le secret qui fait chanter ma lyre :
Mon pays, dont ici je sens battre le cœur,
Rayonne, palpitant, dans ta riche splendeur !

M. Gingras comprend et il sait rendre en accents harmonieux l'ineffable langage que la nature, la mer, les montagnes, les forêts, les oiseaux, les fleurs font entendre au cœur du poète. Les vers qu'il adresse à ses amis révèlent une âme tendre, sympathique et dévouée, mais la foi est toujours là pour purifier et élever ces sentiments. Dieu, la patrie, la nature, l'amitié, voilà donc ce que chante notre poète, et ses chants sont vraiment dignes des sujets qu'il a choisis. Il y a là du cœur, de l'esprit, du naturel, de la fraîcheur. Sans doute, toutes les pièces qui composent ce volume ne sont pas d'un égal mérite, mais si l'on a pu dire du chantre immortel de l'*Odyssee* :

....*quantoque bonus dormitat Homerus.*

il ne faut pas s'étonner si la jeune muse de M. l'abbé Gingras a parfois des faiblesses ou des oublis. Ainsi l'*Anathème à la colline de Gelboë* manque de couleur locale. Ce n'est plus là le langage de la Bible. Quelques-unes des *Chansons populaires* qui se trouvent dans la dernière partie du recueil nous semblent d'un genre trop *sans- façon* pour avoir place dans un volume de véritable poésie.

Nous dirons aussi (car M. l'abbé Gingras n'est pas homme à s'offenser d'une critique bien intentionnée), qu'il ne paraît pas toujours donner assez d'attention à la forme, qu'il ne se préoccupe pas assez de donner à l'idée une expression à la fois juste et poétique. La rime ne semble pas venir à ses ordres comme une vassale obéissante, et souvent, il paraît lui sacrifier le sens et la clarté, l'attirer par une périphrase ou l'accrocher à une cheville. Ce sont les misères du métier. Pour en triompher, il faut du travail et du travail encore.

“ Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.”

Nous conseillerons aussi la lecture attentive et assidue des maîtres, tant anciens que modernes.

J. DESROSIERS.

LE VÉRITABLE PETIT ALBERT ou le trésor du peuple, suivi d'un recueil des merveilleux secrets de la Nature, de la Médecine, de l'Industrie, des Sciences et des Arts, etc. Dédié aux ouvriers et aux cultivateurs. Deuxième édition, Québec, typographie de C. Darveau, 1881.

Dans ce petit livre, M. Joseph Norbert Duquet s'attache à démontrer l'absurdité de certaines superstitions qui ont cours surtout dans nos classes rurales et ouvrières. Il signale quelques livres qui prétendent fournir aux chercheurs de trésors le moyen de réaliser leurs illusions les plus dorées. Du reste sa tâche est assez facile et il lui suffit de citer les formules aussi impies que ridicules de conjuration pour en faire voir toute l'absurdité. Mais M. Duquet ne se contente pas seulement de démolir le système de la magie et de la nécromancie. Il consacre la seconde partie de son livre à enseigner au peuple le moyen d'amasser un trésor bien plus précieux que ceux gardés par les mauvais esprits, et cela sans l'aide d'aucune conjuration quelconque. Ce trésor, on le comprend bien, c'est le travail qui permettra à l'ouvrier et au cultivateur de se réserver une honnête aisance pour leurs vieux jours. Nous nous soucrivons de tout cœur aux conseils vraiment patriotiques de M. Duquet et nous souhaitons à sa brochure la circulation qu'elle mérite.

LE NOUVEAU MANUEL DU CULTIVATEUR, ou culture raisonnée des abeilles, de la vigne et de la canne à sucre, orné de 100 gravures, par J. B. LaMontagne, A.M., L.L.B., Montréal. Beauchemin et Valois, imprimeurs, 1881.

Voici un livre que nous voudrions voir dans les mains de tous nos cultivateurs. Le titre seul en indique l'utilité pratique et, après une lecture attentive, nous devons reconnaître que l'auteur y remplit toutes ses promesses. M. LaMontagne parle de trois espèces de culture dont la première seulement est un peu connue dans notre pays. Et pourtant il a là, l'auteur le prouve par des chiffres incontestables, toute une mine pour le cultivateur intelligent qui voudra suivre les conseils de cette brochure. Nous devons aussi faire remarquer qu'un voyage en Europe, des observations faites avec le plus grand soin et une longue expérience en apiculture rendent M. LaMontagne parfaitement compétent en cette matière.

Son livre se divise en trois parties. Il donne d'abord un aperçu de l'anatomie et de la physiologie de l'abeille, et parle longuement des diverses sortes de mouches, démontrant la supériorité de l'abeille italienne. Il n'oublie pas même l'abeille chypriote qui est presque inconnue dans notre pays. Ensuite il nous fait voir une colonie à l'œuvre et nous initie à tous les secrets du gouvernement et de l'administration intérieure de la ruche. L'auteur donne aussi quelques explications au sujet de l'essaimage naturel ou artificiel, de l'extraction du miel et de l'hivernage des abeilles.

Dans la seconde partie du manuel, M. LaMontagne décrit la culture de la vigne que, par un préjugé heureusement sans fondement, on croyait impossible pour le Canada. Et pourtant nous avons, aux environs de Montréal, quelques vignobles très remarquables !

Enfin, l'auteur termine son ouvrage par un court exposé de la culture de la canne à sucre. Nous ne pouvons trop recommander le manuel de M. LaMontagne à nos cultivateurs et à nos cercles agricoles. De nos jours, en effet, on ne saurait exagérer l'importance de l'agriculture car, après la crise que nous venons de traverser, il n'y a aucune profession qui offre autant d'avenir. Eh bien ! voici un genre d'industrie qui n'exige que peu de capital et qui cependant rapporte des profits très considérables. Nous conseillons donc fortement la lecture du manuel de M. LaMontagne ; on y trouvera un exposé clair et précis, un grand nombre de belles figures et des conseils de la plus grande utilité.

MGR BOURGET, ÇA ET LA par Jean-Baptiste. Montréal. Cadieux et Derome, 207, Rue Notre-Dame 1881.

Un livre sur le vénérable prélat qui a été si longtemps à la tête de ce diocèse ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs. Aussi nous nous empressons de leur signaler cet opuscule où ils trouveront bon nombre de faits édifiants racontés avec grâce et simplicité.

Le manque d'espace nous oblige de remettre l'appréciation du livre de M. Brunet sur la famille et ses traditions et de l'ouvrage de M. Chouinard sur la fête nationale des Canadiens-Français.

P. B. McGINAULT.